

Brochures
d'Education Nouvelle
Populaire

MARIE CASSY

ECOLE DE VILLES



Editions de l'Ecole Moderne Française

CANNES (ALPES-MARITIMES)

BROCHURES BIBLIOTHÈQUE DE TRAVAIL

1. Chariots et carrosses. — 2. Diligences et Malles-Postes. — 3. Derniers progrès.
- 4. Dans les Alpes. — 5. Le village Kabyle. — 6. Les anciennes mesures. —
7. Les premiers chemins de fer en France. — 8. A. Bergès et la houille blanche. —
9. Les dunes de Gascogne. — 10. La forêt.
11. La forêt landaise. — 12. Le liège. — 13. La chaux. — 14. Vendanges en Languedoc. — 15. La banane. — 16. Histoire du papier. — 17. Histoire du théâtre. —
18. Les mines d'anthracite. — 19. Histoire de l'urbanisme. — 20. Histoire du costume populaire.
21. La pierre de Tavel. — 22. Histoire de l'écriture. — 23. Histoire du livre. —
24. Histoire du pain. — 25. Les fortifications. — 26. Les abelles — 27. Histoire de navigation. — 28. Histoire de l'aviation. — 29. Les débuts de l'auto. — 30. Le sel.
31. L'or. — 32. La Hollande — 33. Le Zuyderzée. — 34. Histoire de l'habitation. —
35. Histoire de l'éclairage. — 36. Histoire de l'automobile. — 37. Les véhicules à moteur. — 38. Ce que nous voyons au microscope. — 39. Histoire de l'Ecole. —
40. Histoire du chauffage.
41. Histoire des coutumes funéraires. — 42. Histoire des Postes. — 43. Armoiries, Emblèmes et Médailles. — 44. Histoire de la Route. — 45. Histoire des Châteaux Forts. — 46. L'Ostréiculture. — 47. Histoire du chemin de fer. — 48. Temples et Eglises. — 49. Le Temps. — 50. La Houille blanche.
51. La Tourbe. — 52. Jeux d'Enfants. — 53. Le Souf Constantinois. — 54. Le bois Protat. — 55. La Préhistoire (I). — 56. A l'aube de l'Histoire. — 57. Une usine métallurgique en Lorraine. — 58. Histoire des Maîtres d'Ecole. — 59. La vie urbaine au moyen âge. — 60. Histoire des cordonniers.
61. L'Île d'Ouessant. — 62. La taupe. — 63. Histoire des boulangers. — 64. L'Histoire des armes de jet. — 65. Les coiffes de France. — 66. Ogni, enfant esquimaux. —
67. La potasse. — 68. Le Commerce et l'Industrie au moyen âge. — 69. Grenoble. —
70. Le palmier dattier.
71. Le Parachute. — 72. La Brie, terre à blé. — 73. Les Battages. — 74. Gauthier de Chartres. — 75. Le Chocolat. — 76. Roquefort. — 77. Café. — 78. Enfance bourgeoise en 1789. — 79. Béloti. — 80. L'Ardoise.
81. Les Arènes romaines. — 82. La vie rurale au moyen âge. — 83. Histoire des armes blanches. — 84. Comment volent les avions. — 85. La Métallurgie. — 86. Un village breton en 1895. — 87. La Poterie. — 88. Les Animaux du Zoo. — 89. La Côte Picarde et sa Plaine Maritime. — 90. La Vie d'une Commune au temps de la Révolution de 1789.
91. Bachir, enfant nomade du Sahara. — 92. Histoire des bains (I). — 93. Noël de France. — 94. Azack — 95. En Poitou. — 96. Goémons et Goémoniers. — 97. En Chalosse. — 98. Un estuaire breton : la Rance. — 99. C'est grand, la mer. —
100. L'Ecole Buissonnière.
101. Les bâtisseurs 1949. — 102. Explorations souterraines.

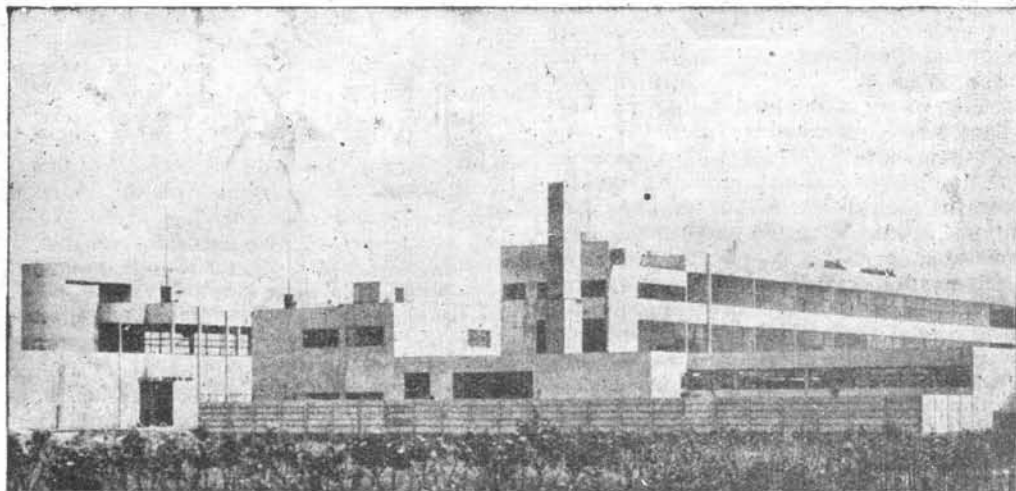
Pour la collection complète : remise de 5 %

BROCHURES D'EDUCATION NOUVELLE POPULAIRE

1. La technique Freinet. — 2. La grammaire française en quatre pages. — 3. Plus de leçons. — 4. Principes d'alimentation rationnelle. — 5. Fichier scolaire coopératif.
- 6. Page des parents. — 7. Lecture globale idéale. — 8. La Grammaire par le Texte libre. — 9. Le dessin libre. — 10. La gravure du lino.
11. La classe exploration — 12. Technique du milieu local. — 13. Phonos et disques. — 14. La reliure. — 15, 16, 17. Pour tout classer. — 18. Pour la sauvegarde des enfants. — 19. Par delà le 1^{er} degré. — 20. L'Histoire vivante.
21. Les mouvements d'Education Nouvelle. — 22. La Coopération à l'Ecole Moderne. — 23. Théoriciens et Pionniers de l'Education Nouvelle. — 24. Le Milieu Local. — 25. Le Texte Libre. — 26. L'Education Decroly. — 27. Le Vivarium. —
28. La Météorologie. — 29. L'Aquarium. — 30. Méthode de Lecture.
31. Le Limographe. — 32. Les correspondances interscolaires. — 33. Bakulé. —
34. Le théâtre libre. — 35. Le Musée scolaire. — 36. L'expérience tâtonnée. —
37. Les Marionnettes. — 38. Nos Moissons. — 39. Les Fêtes scolaires. — 40. Plans de travail.
41. Problèmes de l'Inspection. — 42. Brevets et chefs-d'œuvre. — 43. La Pyrogravure. — 44. Paul Robin. — 45. Technique d'illustration. — 46. Technique de l'imprimerie à l'Ecole. — 47. Les dits de Mathieu. — 48. Caravane d'Enfants.

Pour la collection complète : remise de 5 %

ECOLES DE VILLES



Groupe scolaire de Villejuif (Seine)

LA VILLE

La ville ? La ville, la grande ville luit dans l'esprit de bien des provinciaux comme un mirage. Heureux celui qui y va « en visite ». Plus heureux celui qui y va vivre. Les larges avenues, les beaux monuments, les théâtres, les cinémas, les magasins, le luxe, les nuits brillantes, tout ce que la science, la civilisation, l'art ont pu créer de grand, de noble, s'y trouve rassemblé.

L'industrie s'est ingéninée à y augmenter le bien-être, et aussi, tous les besoins du corps et toutes les aspirations de l'esprit peuvent y être satisfaits. Paris, n'est-ce pas la Ville-Lumière ?

L'enfant lui-même n'est certes pas insensible à l'harmonie des lignes, à la majesté des édifices, à la patine des vieilles pierres et, qui sait, inconsciemment, mais profondément, peut-être est-il pénétré par toute la longue vie, par l'âme d'un pays inscrite dans les pierres de sa capitale.

Cette imprégnation du subconscient par les lieux où s'écoule la vie de l'enfant n'est pas une découverte, mais il

est bien permis de penser et de croire que l'intensité de vie d'une grande cité grave dans l'être humain une empreinte telle qu'elle correspond à une déviation des aspirations originelles, déviation qui n'est pas forcément un progrès.

Un voyage à la ville est un souvenir que tout provincial cultive avec amour. Le travailleur des champs en vient même, dans son cœur simple qui ne connaît que les durs et monotones travaux des champs, à envier l'existence en apparence brillante et assurée de tous risques du citadin. Songez ! 40 heures de travail par semaine ! Et les congés payés ! Et le cinéma tous les samedis ! Excités par une propagande adroite et insidieuse, ces prolétaires des champs jalourent leurs frères de l'usine, de l'atelier, du magasin, du bureau. Cette jalousie ne s'est-elle pas traduite, pendant les années de disette, par la dureté du paysan vis à vis du citadin, dureté qui n'était pas toujours de l'âpreté au gain ?

Il est bien vrai qu'au cours des trente dernières années, l'industrie moderne a

mis à notre disposition les éléments d'un confort encore inégalé, à tel point que nous finirons bien par devenir les esclaves de toutes ces machines, destinées à l'origine à augmenter notre confort, à diminuer notre peine, à nous procurer du plaisir. La T.S.F. en est peut-être l'exemple le plus frappant. On aérain, peignait, tapissait les appartements. L'eau, le gaz, l'électricité pénétraient partout. Le métro, l'autobus, le taxi, permettaient des déplacements rapides et peu onéreux. Dans le même temps, peu ou pas de progrès étaient accomplis dans le domaine du prolétariat paysan. Les conditions primitives de la vie rurale, l'exploitation par les grands propriétaires terriens, des travailleurs agricoles, l'inconfort — pour ne pas dire plus — des habitations, les querelles intestines trop souvent soigneusement entretenues, qui rendaient impossible toute lutte concertée contre les profiteurs, poussaient de plus en plus les jeunes à écouter l'appel de la ville, à être ouvriers d'usines ou fonctionnaires. Car il est indéniable que, de 1920 à 1940, le travailleur urbain consciencieux, malgré les grèves, malgré le chômage, jouissait d'un standard de vie bien supérieur à celui du prolétaire des champs. La guerre a bouleversé bien des conceptions, peut-être passagèrement, mais ceci est une autre histoire.

..

Cette ville mirage, cette ville lumière est aussi la ville tentaculaire au service de l'Usine. Paris, c'est l'Avenue de l'Opéra, le Boulevard des Italiens, les Champs Elysées, Neuilly, Auteuil, le Champ de Mars ou le bois de Boulogne. C'est aussi le 11^e, le 13^e arrondissement, Belleville et Ménilmontant. C'est un entassement, un enchevêtrement de boutiques, d'ateliers, de cours, d'entresols obscurs, de ruelles. C'est l'appartement sur la cour sans soleil, ou au sixième sous les toits, glacé l'hiver, trop chaud d'été ; c'est la cuisine sans fenêtre juste derrière cette vitrine si artistement disposée et que tant vous admirez, l'alcôve où dort l'enfant ; les escaliers humides où flotte toujours comme un relent de choux, les vieux murs lépreux que l'on ne débarrasse jamais tout à fait des parasites. C'est aussi le bruit, bruit de la rue, du métro souterrain, bruit du travail que l'on ne perçoit

plus mais qui est là, toujours tenace, obsédant.

On a pour habitude de nous donner les mineurs comme exemple de vie sans lumière. Que dire des vendeurs au sous-sol des grands magasins ? de ces employés dans ce bureau au fond d'une arrière cour sombre, derrière un tas de bouquins gris et poussiéreux ? Et des travailleurs du métro ? et des égoutiers ? On en est ainsi venu, au cours des siècles, à créer un genre de vie se rapprochant assez de celui de la taupe. Toutes les villes ont grandi trop vite, au cours du dernier siècle écoulé. Les usines se sont développées à proximité des centres urbains, sûres d'y trouver une importante réserve de main d'œuvre et un débouché pour leur production. Le nombre d'ouvriers indispensables croissant sans cesse, il a fallu bâtir de nouveaux immeubles, agrandir les villes en largeur ou en hauteur (New-York, par exemple).

S'est-on soucié, dans cet entassement ahurissant de vies humaines, du bien-être et de la santé physique ou morale de l'humanité, de l'avenir de la race ? Non. Une seule donnée a tout déterminé : le profit. L'industrialisation, le progrès matériel ont créé la ville. L'individu l'a subie. Depuis longtemps, la nécessité d'illuminer un peu ces pauvres vies recluses des travailleurs-taupes s'est fait sentir. Le capitalisme y perdait, par l'usure de leur santé, une part notable de ses bons serviteurs. On a donc repeint les façades, élargi les devantures, aéré les boutiques, démoli les îlots par trop insalubres, éclairé artificiellement à profusion les coins les plus reculés du plus lointain sous-sol, puisé de l'air là où il hésite à aller. Nécessité fait loi, et la place est trop chère pour abandonner le plus petit recoin sous le fallacieux prétexte que la lumière solaire n'y pénètre qu'avec parcimonie — ou pas du tout — et que l'air y est outrageusement vicié et chargé de microbes. Même dans la rue, l'air des villes est déjà pourtant bien pollué. Les ceintures d'usines qui entourent les cités souillent l'atmosphère de poussières, de fumées, de gaz toxiques. Ce nuage artificiel empêche le passage de la lumière solaire :

« Les fumées et les poussières peuvent « provoquer la condensation de l'humidité »

« dité et la rendre visible, sous forme « de brouillard sale, véritable boue atmosphérique, plus ou moins chargée « de gaz délétères. La transparence de « l'air a diminué de moitié tandis que « la fréquence des brouillards a quasi « doublé à Paris depuis l'époque industrielle. » (1).

N'oublions pas les poussières de la circulation, la pestilence des autos (320.000 à Paris en octobre 1949) et autres engins motorisés. Pendant la période de disette, 1940-1945, alors que l'essence était rare, les arbres de Paris étaient sains. Depuis que la circulation automobile a retrouvé son intensité d'avant-guerre, les arbres de Paris végètent et meurent. Dans la brochure ci-dessus citée, nous relevons encore :

	Nombre de germes par m ³
Sur le rivage de Berk Plage.	1 à 4
Sur la Place de la Madeleine à Paris, à 8 h. du matin..	580
à 17 h.	20.800
Dans les grands magasins... 30 à 70.000	
et, les jours d'exposition dans les grands magasins	4 millions

La quantité de germes de l'atmosphère des villes est environ deux fois plus grande l'été que l'hiver.

..

La société capitaliste, le progrès tout matériel et trop rapide ont obligé l'individu à un considérable effort d'adaptation à un milieu artificiel. De nouveaux besoins même ont été créés de toutes pièces, parce qu'ils étaient une source de profits (alcool, tabac, goût du luxe tapageur qui n'est pas souvent amour du beau, cinéma où tous les instincts, même les plus bas, sont servilement flattés, pourvu que « ça rapporte »). Les contradictions de notre régime actuel sont telles que l'on se voit même contraints de

combattre maintenant ces besoins nouveaux artificiellement créés. La vie urbaine devenant de plus en plus contre-nature, le matériel humain s'usait de plus en plus vite, si bien qu'il a bien fallu faire des concessions. Les congés-payés, les vacances pour tous sont devenus une nécessité vitale et ont passé dans les mœurs. L'ébranlement nerveux est tel que même des commerçants modestes n'hésitent pas à fermer boutique quelques semaines pour se replonger dans la nature.

Dans cet océan grouillant, créé par et, accessoirement, pour des adultes et pour un moment donné de l'histoire de l'humanité, où ces adultes dégénèrent, on prétend élever des enfants.

La vie du gosse de ville est un long martyre dont peu d'entre nous semblent se douter, vie contre-nature, qui pétrit peut-être des génies, mais qui brise les âmes ordinaires, parce que trop loin des sources de vie, de la calme et bienfaisante terre nourricière, de la vraie nature. L'artifice né du machinisme et de la loi du profit semble satisfaire les besoins naturels, mais il ne réussit qu'à les dévier, et ces déviations sont rarement bénéfiques.

Nous pouvons, dans cette vie de l'enfant au sein de la cité, mais hors de l'école, considérer trois aspects principaux :

1° L'appartement, sa maison, sa vie familiale, où il subit une forte contrainte.

2° La rue, le square, où la contrainte est commandée presque uniquement par le seul instinct de conservation, mais où l'enfant réalise le mieux ses aspirations.

3° Les distractions destinées à pallier aux insuffisances ou aux erreurs graves de son éducation de « gosse de ville ». Nous ne considérerons que le cas normal, ordinaire de l'enfant de travailleurs, nous abstenant d'examiner en détail les « cas sociaux » ou les anormaux. Les problèmes qu'ils posent à nous, éducateurs, seront examinés dans la deuxième partie de cette brochure : « A l'Ecole ».

(1) *Les climats et l'organisme humain*, Emile Duhot, Collection « Que sais-je ? ».

LA MAISON

La maison ! La maison, c'est le havre, le refuge de l'enfant, son nid, ce que les Anglais appellent leur « home ». La crise du logement réduit pourtant ce nid à des proportions d'une exiguité extrême. Et que dire des villes sinistrées ? Deux pièces, une cuisine, eau, gaz, électricité, voilà une honnête moyenne. C'est dans ce petit « chez nous » que rentre l'enfant fatigué par une journée de classe, de jeux, de travail.

Si la maman est là, goûter, devoirs du soir. Immobilité, immobilité. « Sois sage ! » Qu'il est lourd de sous-entendus, ce « sois sage ».

Si la maman n'est pas à « la maison », si elle travaille à l'atelier, au bureau, au magasin ou à l'usine, c'est une voisine charitable ou la concierge qui recueille le bambin. Sois sage ! sois sage ! immobilité, silence !

— Ne cours pas, tu vas réveiller ta petite sœur.

— Ne tape pas, tu vas faire crier la voisine du dessous.

— Veux-tu faire doucement. Madame X... a sa migraine.

— Veux-tu fermer cette fenêtre. Tu fais du courant d'air. On ne s'entend pas avec ces autos. Tu laisses entrer toute la poussière de la rue.

— Veux-tu ranger ces papiers, tes jouets. Madame Y... va monter tout à l'heure. Je ne veux pas que ma maison soit en désordre !

Sois sage ! sois sage - immobilité, silence.

Et pourtant, depuis ce matin, il a envie d'enfoncer des clous comme son ami le menuisier ou comme le cordonnier, de grimper aux poteaux comme l'électricien, d'être Tarzan ailleurs qu'au cinéma ou que dans ses rêves, de courir, de sauter. Et si, malgré les exhortations répétées des adultes, les cris de la grande sœur qui étudie, il ne peut s'empêcher de courir, de crier ; la maman, compréhensive, lache les rênes et « laisse faire » un instant, elle risque les remarques désobligeantes de ses victimes et les

remontrances de sa concierge. Il faut maîtriser ces belles impulsions naturelles, à notre avis sacrées, qui sont courir, crier et chanter, encore et toujours.

S'il est d'une nature saine, vigoureuse, et bien équilibrée, l'enfant réussira peut-être à se contenir, « à rester sage ». Il se contentera de taquiner sa sœur, de tirer la queue du chat, de répondre avec impertinence à ses parents, et les besoins si puissamment comprimés trouveront là un exutoire suffisant. Mais, y a-t-il dans nos villes un seul enfant vraiment sain et équilibré ? La ville ronge, détériore trop la cellule humaine. Il ne pourra endiguer le flot de ses impulsions. Une autre volonté devra se substituer à la sienne. Il sera un vaincu de la vie avant même d'avoir vécu.

Heureux si ces bons apôtres qui trouvent l'enfant bruyant et gênant ne lui imposent pas la T.S.F. à tous les étages !

Quand le père rentre de son travail, quelques heures plus tard que son fils, il lui arrive de subir, dès son arrivée, les récriminations sans fin de la mère contre cet enfant qui ne travaille pas, qui répond mal, qui est là, bouche bée, qui... qui... Résultat bien décevant. L'enfant, plus près que nous de la sainte nature, des exigences de la vie végétative, n'aspirant qu'à satisfaire aux besoins impérieux : dégoûter ses membres, puis dormir, sent presque dans sa chair l'injustice de ces reproches amers et la révolte gronde dans son cœur. Parfois aussi, naît en lui un dangereux complexe de culpabilité, ce qui est plus grave encore. Cet appartement trop étroit, où il s'étiole, trop encombré de meubles, où il lui arrive de se sentir un intrus, un indésiré, il l'aime, pourtant, tant sont vivaces en l'enfant l'amour du nid et le besoin de refuges et de protection. C'est seulement « chez lui », bien ou mal, par des taquineries, des impertinences, des pleurs, voire des crises de nerfs, qu'il peut le mieux retrouver l'équilibre de son être brisé par les exigences de l'apprentissage de sa vie de « Gosse de ville ». Et c'est là qu'il retrouve « sa maman », la suprême protection, le suprême refuge du corps et du cœur.

LA FAMILLE

Est-ce une idée, une impression fautive, ou une réalité ? Il me semble que l'enfant des villes est plus passionnément attaché à sa mère que l'enfant des campagnes. Le petit paysan, dans son cœur, sépare peu ses parents de sa ferme et de ses bêtes. C'est un tout, un bloc indivisible, qui a tenu toute la place dans sa vie, dès les débuts de son existence. La vie des champs, le calme impassible des bêtes et des plantes, la lenteur de toutes les transformations de la nature, le rythme régulier des saisons, l'influence si bienfaisante du soleil, de l'air, des couleurs, du silence, tout concourt à la paix de l'âme.

L'enfant des villes trouve partout des barrières, même chez lui, quelquefois même surtout chez lui. Beaucoup de ces barrières sont infranchissables. Les recours sont rares et branlants. Le recours suprême, c'est sa mère. Là, il sent une tendresse indéfectible, malgré les récriminations, un dévouement à toute épreuve, un cœur fidèle, un asile inviolable, l'aide, la consolatrice, les cas sociaux mis à part, naturellement.

La maman, repliée sur elle-même, dans son petit logement, son petit ménage, sa petite cuisine, déverse inconsciemment sur ses enfants ce trop plein de vie, de tendresse, ce besoin de vastes perspectives et de larges horizons qui sommeille dans tout être normalement constitué.

Le papa, on l'aime bien, mais c'est si différent ! D'abord, le papa n'est jamais là. Quand il rentre, le soir, il gronde si souvent. Harassé, usé par l'usine, excédé par les voyages en autobus ou en métro, il aspire, lui aussi, au repos. Et il trouve la maison en proie aux enfants. Il impose le silence (encore et toujours) lit son

journal, mange presque sans parler, ou se plonge dans la T.S.F. Au printemps, en été, il sort un peu avec les petits. Oh ! Alors ! C'est une fête !

Mais l'homme des villes, l'ouvrier est mangé, absorbé, rongé entièrement par ses obligations professionnelles. Il élève des enfants, mais les voit si peu, les connaît si mal. Partant tôt, rentrant tard, le papa ne voit que des bébés endormis ou des enfants fatigués et énervés par une journée de classe et de jeux stériles. Nous sommes loin de l'artisanat d'autrefois.

A cette vie de la cellule familiale, les frères et sœurs y participent. Ils sont les compagnons de jeux, les témoins de toute la vie. La promiscuité étroite du logement exigu fait naître des complicités parfois dangereuses. Ils sont tous membres de la même petite communauté et acceptés comme tels, quels que soient leurs travers ou leurs vices cachés. On dirait même que dans les familles les plus désunies, les plus immorales, cette solidarité entre frères et sœurs devient si étroite qu'elle ressemble beaucoup à la « loi du milieu ». Les drames de la jalousie enfantine, les perversions d'instincts, le complexe d'Œdipe font-ils plus de ravage dans les âmes de nos citadins que dans celle des petits ruraux ? C'est à craindre, car toutes les sensations sont plus ou moins exacerbées, les nerfs sont à vif, la vie toute artificielle est une mauvaise éducatrice ; l'alimentation, composée en majeure partie d'excitants, favorise ou provoque la perversion du goût et des instincts initiaux et peu d'activités sont offertes à l'enfant pour retrouver un équilibre psychique que tout concourt à détruire.

LA RUE

Pour tous les enfants, aller dans la rue est une fête, voire une récompense. Ils peuvent, peu ou prou, satisfaire à ce besoin de mouvement qui les harcèle, et le spectacle est si attachant !

Dans la rue, l'enfant des villes est libre, ou le croit, fier, heureux de vivre,

enfin équilibré. L'animation des passants, l'intensité de la circulation, le clinquant des vitrines, la vie « aux cent actes divers » sont là, pêle-mêle, offerts à lui. Observateur par nature, il se faufile, voit tout, entend tout, se délecte et en amateur avisé, choisit. Son observa-

tion, en général fine et sensible, toujours très affective, n'en est pas moins superficielle. Trop de sujets captivent à la fois son attention, trop de mouvement, trop de bruits. Retenons cette exclamation d'un petit provincial débarquant un jour à la gare Saint-Lazare à Paris et traversant la cour du Havre :

— Que de monde ! C'est sans doute la foire ici ?

La foire, avec son cortège de cris, son agitation bruyante, son parfum puissant de nouveauté, d'inhabituel, mais aussi la fatigue du soir, le sommeil lourd qui lui succède, et l'énervement des lendemains. Oui ! dans la rue, c'est un peu foire tous les jours.

Il convient de noter que la rue, la vraie, la grande et belle rue, n'est pas le domaine des enfants, même si les enfants s'y plaisent et dans certains quartiers très commerçants, très riches, on ne sait pas répondre à cette question : où les enfants s'amuse-t-ils ? Cette question trouve si peu de solution que nous pouvons citer tel cours privé chic du quartier Saint-Lazare, à Paris, qui, pendant l'interclasse, envoie ses élèves se délasser sous la garde de deux monitrices, square Laborde. Rien d'affligeant comme cette trentaine d'écoliers essayant de jouer dans les allées, entre les rangées d'arceaux, sans s'égayer dans les pelouses ou derrière les bouquets de fusain.

La chaussée est le domaine des autos, camions, autobus et autres engins motorisés, malodorants et pestilentiels. C'est aussi le domaine des agents. Dans la rue, l'agent est souverain.

— Moi, je veux être agent, quand je serai grand, raconte un jour Pierrot D., 8 ans.

— Pourquoi ?

— Parce que je commanderai aux autos et à l'autobus, et s'ils ne m'écourent pas, je leur ferai un procès-verbal.

A quoi René N., ajoute :

« L'autre jour, j'ai voulu traverser la rue. Je suis allé jusqu'à l'agent. Il a arrêté les autos et un gros camion pour moi tout seul. C'est que, moi, j'ai peur des camions. Ils m'écraseraient. Aussi, je cours quand je traverse la rue.

..

A l'aube de l'adolescence, l'enfant bravera ces autos, ces camions qui l'ont tant

effrayé. Il traversera sans hâte la chaussée, en surveillant leur approche rapide d'un œil qui se veut distrait. Tout naturellement, il appréciera les vitesses, les distances, ayant transformé une habitude longue à acquérir en réflexe. Née d'une peur primitive, imposée par la nécessité, cette habitude a exigé un gros effort, disproportionné même avec les possibilités enfantines. Cet effort est-il bénéfique pour tous. Ce réflexe est indispensable. Nul ne le conteste. Son acquisition ne nuit-elle pas à l'équilibre de l'être humain en herbe ? Et que faisons-nous pour lui aider ?

..

Le trottoir appartient aux piétons, aux tables des cafés, aux étalages de l'épicier et, accessoirement, dans les quartiers « tranquilles », aux enfants. Les rues, les avenues commerçantes les banissent. Plus on s'éloigne du centre des « affaires », plus on s'enfonce dans les quartiers ouvriers, dans les banlieues, plus on les rencontre en liberté dans la rue. Là ils sont les maîtres, les rois. Chassés de l'escalier qu'ils salissent, ils se rassemblent dans la cour. Chassés de la cour, où ils dérangent concierge et locataires du rez-de-chaussée, ils se regroupent sur un trottoir, sur une avenue, dans un square, dans une impasse, dans un terrain vague. On ne les veut nulle part, on les chasse de partout. Ils sont partout, puisque du logement trop étroit, la mère excédée les a chassés, elle la première, et qu'il faut bien qu'ils soient quelque part. Et parce que, mieux que nous, ils savent où leurs besoins vitaux, leurs aspirations profondes sont le mieux satisfaits, ils vont dans la rue, aux premières loges du grand spectacle de la vie, où ils sentent battre le poulx de leur cité, là où leurs tendances refoulées peuvent le mieux se donner libre cours ou se satisfaire par des dérivatifs puissants.

Tous les enfants jouent-ils dans la rue ? Non, la rue présente trop de dangers, physiques ou moraux. Les mamans les gardent auprès d'elles, et elles leur donnent des jouets pour « les faire tenir tranquilles ».

Ces enfants sages, à demi-résignés, on les sort. On va sur les boulevards, au square, ou au jardin public. Mornes promenades, bien médiocres délassements.

LES JEUX - LES JOUETS

On a beaucoup écrit sur les jeux et les jouets. Freinet, maintes fois, a exposé son point de vue sur l'activité ludique enfantine (1).

La fillette — « jeux tranquilles, jeux charmants » — joue plus facilement que le garçon dans un coin de l'appartement. Elle a ses poupées, ses ménages, ses chiffons, ses berceaux, voire la voiture de « son bébé ». Quand elle sort en promenade avec sa maman, elle promène sa poupée, et elle est heureuse, équilibrée. Grande fillette, elle ne joue plus à la poupée, mais à la vraie maman, car elle aide aux soins du ménage. Le garçon, lui, aurait besoin d'autres activités. Le métier d'homme dont il fait, que nous aidions ou non, l'apprentissage, le pousse à plus de mouvement. Il est peut-être enseveli sous une collection de jouets mais bien peu répondent à ses besoins. Jouets d'un goût douteux, tous conçus pour l'enfant enfermé à la maison, et il y en a de ces jouets haschisch : manèges qui tournent, monotones et bêtes, trains qui avancent et reculent, toujours sur le même rail, moulins à vent ou bateaux mécaniques, jeux où l'on gagne, jeux où l'on perd, jeux du hasard ou d'adresse, qui occupent l'enfant, aident à tuer le temps, quelle valeur d'éducation, de formation physique ou morale ont-ils ?

Les enfants ont-ils au moins un coin à eux ? Malheureusement non, tous les enfants des villes ne disposent pas d'un coin à eux où ranger leurs trésors, où s'isoler. Et ce coin, s'ils le possèdent, est le dépotoir de tous les jouets qu'ils ont désirés pour leur clinquant et leurs belles couleurs prometteuses, mais qui n'ont satisfait aucune de leurs aspirations et qu'ils ont rejetés comme des fruits véreux.

Même en ville, quelques jouets intelligents peuvent-ils être offerts aux garçonnets ? Oui.

Jeux de quilles.

Jeux de construction, voire mécano, mais surtout, des activités peuvent leur être proposées, même à la maison, si

exigu que soit l'appartement. Ce sont :
le modelage,
la peinture,
les travaux de tissage, en laine, ou raphia,
la menuiserie sur un petit établi à leur taille,
le découpage du contreplaqué (le filicoupeur trouverait ici un bon usage),
les travaux de vannerie et quelques réalisations artistiques (poteries, vases, assiettes décorées, pyrogravure, etc.)

Ces activités conviennent aux enfants seuls comme aux enfants ayant frères et sœurs. Il est indéniable que l'enfant unique ne sait ni s'occuper ni jouer. Il se perd en jeux variés, sans partenaires, parle à un ami invisible, fait la demande et la réponse, agit pour deux, et gagne toujours. L'état d'esprit qui découle de ces séances de jeux solitaires est une véritable anomalie. Ce n'est pas le lieu ici de l'étudier en détail, mais nous ne devons pas la passer tout à fait sous silence, car les enfants, fils ou fille unique sont nombreux dans nos villes, autant, peut-être plus, que dans les campagnes, bien que pas pour les mêmes raisons. Pour eux, ces occupations saines et constructives seraient du plus grand secours et couperaient les ailes à ces rêveries solitaires d'où l'on sort l'âme meurtrie. Les enfants riches de frères et de sœurs jouent souvent dehors, à la rue : les plus grands surveillant les plus jeunes, ou participent très tôt aux travaux ménagers. De plus, ils savent jouer. Pauvres en jouets, la « dramatisation » est leur activité ludique essentielle. « Tu es le père, je suis la mère, Jacques est le bébé, je vais au marché. Tu es la marchande. Lui, il est l'agent. L'auto passe. Michel tu es l'auto. Tu me renverses, etc..., etc... » Cela dure ainsi des heures, toute l'après-midi du jeudi ou des jours de congé scolaire. On pense surtout au jeudi, quand on parle des jeux des enfants. Le jeudi est le jour du désœuvrement. Ce ne sont pas, bien sûr, les enfants « de la rue » ou les enfants de familles nombreuses qui diront comme cet esseulé dont la mère est couturière :

(1) Voir sur ce sujet : *Conseils aux Parents*, Freinet, C.E.L., Cannes.

Et l'Education du Travail.

« Oh moi ! je n'aime pas le jeudi. Je m'ennuie. J'aime mieux être à l'école. »

Appréciations en passant, le volume d'ennui qu'implique pareille réflexion.

Le soir, après la classe, on joue un moment, on goûte, on taquine frères ou sœurs, on fait les devoirs, on mange, on va au lit. La soirée, pareille aux autres, s'écoule sans trop de heurts et sans qu'on y pense. Le dimanche, on sort, tous en famille, au cinéma ou en promenade. Restent les jeudis, jeudis tant désirés par l'enfant de la rue, taches grises dans la vie de l'enfant d'ouvrier « bien élevé ».

Ici, une réflexion s'impose. En ville, plus qu'ailleurs, il faut réagir contre cette tendance à faire participer la fillette aux travaux du ménage et à laisser jouer le garçon. A la campagne, la fillette reste à la maison près de sa maman, cuisine ou coud : le garçon suit

son père aux champs ou est berger. Dans l'impossibilité où l'on se trouve de procurer des travaux « d'hommes » au gars, on le laisse désœuvré, ou on l'envoie dehors, dans la rue, pendant que sa sœur travaille à l'intérieur. C'est une injustice et une erreur qui peut être lourde de conséquences. Le garçon comme la fille doit aider au ménage, à la cuisine, à la vaisselle. Le père de famille, quand la maman travaille, soit au dehors, à l'atelier ou au bureau, ou au magasin, soit à la maison (couturière, petite commerçante), doit bien mettre la main aux besognes d'intérieur, sous peine de voir sa compagne se tuer à la tâche. Pourquoi le garçon ne ferait-il pas, comme sa sœur ou sa petite voisine, son apprentissage « d'homme d'intérieur » ? La vie familiale présente et future y gagnerait en harmonie, ce qui serait déjà un appréciable progrès.

DIMANCHES

Le dimanche est le jour consacré au repos, à la famille. On sort, tous ensemble, en promenade. On va au cinéma, car, pour beaucoup, le cinéma est devenu un besoin, comme l'est le café, le vin, voire l'apéritif ou le journal du matin ou du soir. C'est le cinéma haschisch, suite naturelle du jeu haschisch que l'enfant fait homme a connu autrefois...

Avant ou après le cinéma, on fait un « petit tour ». Morne troupeau qui avance sur le trottoir des boulevards, qui se rassemble sans hâte devant l'éventaire du camelot, qui traîne ses talons de souliers et ses beaux vêtements du dimanche d'une devanture à l'autre, gosses en laisse, les pauvres petites mains bien serrées dans la main maternelle ou paternelle. On s'arrête au café du coin ; on lape un sirop au nom ronflant, à la couleur alléchante, au parfum écoeurant. Pauvre dimanche, qui ne laissera qu'un souvenir de poussière, de bousculade, presque une amertume, comme si le corps et le cœur se savaient frustrés, et l'embryon bien vite enraciné de quelques mauvaises habitudes : cinéma, café du coin.

Le dimanche, on va aussi, quelquefois, aux manèges, ou à la foire sur tel bou-

levard, ou dans tel quartier. Mais où sont les foires d'antan ? Ne citons que pour les condamner les foires de Paris et autres concours Lépine, où la bousculade est telle que c'est un non-sens, pour ne pas dire plus, que d'y traîner les moins de quinze ans. Des parents, déjà plus avisés, accompagnent leurs enfants à un spectacle sportif ou au cirque. C'est un peu mieux que la promenade sans but sur les trottoirs. Mais quelle est réellement la portée morale et physique de ces divertissements ?

Restent, toutes les fois que le temps le permet, les promenades dans les quartiers tranquilles, où l'on peut laisser les petits courir et jouer sur les trottoirs ou dans les jardins publics, et les sorties hors des murs de la ville. On objectera tout de suite le prix des transports. Mais le cinéma, le cirque, les manèges, les consommations au café, les illustrés abêtissants, est-ce gratuit ?

Bien des parents, confusément ou consciemment, ont depuis longtemps senti la pauvreté réelle de ces « dimanches en famille », de ces promenades sans but. Les difficultés auxquelles ils se heurtent pour procurer à leurs fils et à leurs filles les distractions saines auxquelles ils ont

droit — manque de temps, d'argent ou de compétence — ont provoqué et motivé amplement l'extension, toujours plus grande, de tous les mouvements de jeunesse : Scouts, Eclaireurs, Francs et Franches Camarades, patronages. Critiquables parfois, ces organismes correspondent à une urgente nécessité : arra-

cher l'enfance à la ville, pour un jour ou pour quelques heures, la distraire sainement, lui redonner, par un bain d'air et de bonne camaraderie, par les jeux, le sport, l'équilibre physique et moral que la Cité monstrueuse rompt sans cesse. Nous ne pouvons briser la ville. Il faut aider les enfants à s'y adapter.

LA LECTURE

On donne le change au besoin de mouvement et d'action, à l'instinct de domination toujours insatisfait, par la lecture, le cinéma, le rêve.

Presque tous les enfants d'ouvriers achètent des illustrés, les lisent, s'en imprègnent. Quelques-uns, peu fortunés, ont « leur » journal, hebdomadaire ou bimensuel. Beaucoup en ont deux, trois, ou plus. Les directeurs de ces revues n'ont pas oublié que Jules Verne a fait leurs délices, autrefois. Mais ils ne sont pas Jules Verne ! Et s'ils offrent à leur jeune clientèle des situations extraordinaires, des aventures ahurissantes (qui plaisent, reconnaissons-le), ils sont peu scrupuleux quant à la valeur littéraire, morale ou psychologique de leurs productions. Les illustrations sont, elles, franchement laides. On pervertit le goût. On nourrit l'imagination et l'amour du merveilleux, d'images et de situations abracadabrantes, vrais poisons intellectuels sans importance puisque le papier se vend.

Tout a été dit, écrit, sur les journaux d'enfants, et tout reste à faire, en premier lieu l'interdiction, faute de mieux, de publier et de vendre de pareilles insanités.

Les livres sont-ils moins dangereux ? Sûrement oui, car nos citadins, qui se repaissent d'illustrés jusqu'à la nausée, ne lisent pas, ou si peu !

Paresse intellectuelle ? Dispersion mentale ? Incapacité de fixer l'attention sur un même sujet un assez long temps ? Fatigue nerveuse ? Ame déflorée qui a besoin de sensations violentes pour vibrer ? Un livre, c'est trop calme, trop long à lire. L'image est en train de tuer la lecture. Ceux des jeunes qui lisent encore (il en reste), appartiennent à des milieux cultivés ou avisés, où l'on conserve le plus longtemps possible et autant que faire se peut, la fraîcheur enfantine. Les lectures sont choisies, surveillées. Ces enfants-là ne font qu'un usage très modéré des illustrés et du cinéma. Dans les classes, on les reconnaît à leur bon sens, à leur spontanéité et surtout à un meilleur équilibre physique et mental, psychique.

Aux fillettes, on offre bon nombre de petits journaux moralisateurs, sottement pot-au-feu, fade sentimentalité n'ayant que de très lointains rapports avec la vie. Bien beau si à cette pâture intellectuelle en tous points condamnables, ne s'ajoute pas le cinéma.

LE CINÉMA

Cinéma ! Comme pour les illustrés, il semble que tout a été dit ou écrit sur le cinéma et les enfants, en bien et en mal. Rien n'a été changé, malgré les efforts de quelques éducateurs ou artistes de bonne volonté. Rien ne sera changé tant que le cinéma ne sera qu'une entreprise commerciale soumise à la seule loi

du plus grand profit possible. En attendant que quelque réforme soit entreprise pour la sauvegarde des jeunes, l'éducation du public s'impose. J'ai lu bien des critiques de film. Pas une ne mentionne : dangereux pour les très jeunes. Or, des enfants très jeunes, de huit à dix ans, commentent « le Diable au Corps » ou

« Manon », qu'ils n'ont pas compris mais qui sont des œuvres puissantes, laissant une impression de malaise chez bien des adultes, et une trace profonde et durable sur ces âmes tendres. Cette trace est-elle profitable ? Il est permis d'en douter.

Par ailleurs, ces jeunes peuvent savourer tous les navets des producteurs en mal d'imagination. Si les journaux ont une influence néfaste sur l'imagination et la sensibilité enfantines, le cinéma est bien plus pernicieux. L'image animée, souvent belle, touche tout l'être bien plus fortement. Or, sur une classe de cours élémentaire de 30 élèves (année 1946-1947), notons bien, cours élémentaire 7 à 9 ans :

10 vont au cinéma deux fois par semaine en moyenne,
8 une fois par semaine,
8 de temps en temps,
3 à peu près jamais,
1 jamais.

Etonnons-nous, si nous ajoutons à cette orgie d'images deux ou trois hebdomadaires : Tarzan et autres, Pieds Nickelés, que l'âme des enfants soit déflorée, que leur imagination soit pervertie, que leur vie intérieure soit si impersonnelle.

Il ne faudrait pas croire que le cinéma mercantile ne soit à condamner que pour les très jeunes. Les adolescents en pleine puberté, sont encore bien plus dangereusement troublés que leurs cadets de

moins de dix ans. Les âmes grossières voudront imiter les héros, surtout ceux qui sont peu scrupuleux, les cœurs sensibles et droits peuvent souffrir de dangereux refoulements, s'ils sentent naître en eux des désirs que leur conscience réprouve. Pourquoi insister ? Les psychiâtres, les juges des tribunaux d'enfants ont depuis longtemps jeté l'anathème sur des spectacles et des lectures qui pervertissent la jeunesse. Peu d'efforts ont été faits pour empêcher les parents de traîner avec eux leur progéniture au cinéma (1), quelle que soit la valeur du spectacle. Ce qui frappe par ailleurs, dans une salle de cinéma où se retrouvent des habitués, c'est la passivité de la majorité des spectateurs adultes. Ils viennent là comme s'ils obéissaient à un rite dont ils ignorent l'origine et la signification. Ils ont besoin de se distraire, d'oublier leurs soucis, de s'évader de leur triste vie monotone. Ils seraient prêts à adopter une autre évasion s'il s'en offrait une aussi commode et aussi efficace. C'est vraiment bien le cinéma haschisch, pour l'adulte. Mais avant d'en arriver à ce degré d'inocuité, à cette mithridatisation, quels ravages ne fait-il pas ? Un délégué départemental à l'enfance surveillée affirmait un jour que les journaux d'enfants et le cinéma étaient responsables des fautes d'une bonne moitié des délinquants mineurs.

Quelle lourde responsabilité !

LE RÊVE

L'intelligence, l'âme ainsi nourries, le besoin d'évasion, plus puissant en ville qu'à la campagne parce que l'action physique fait défaut, mal satisfait, le rêve s'implante. Et quel rêve ! Le héros du cinéma Tarzan, les Pieds Nickelés servent de tremplin. On part ! Et la bagarre commence. Car on se bagarre dur dans les rêveries de nos citadins. Il suffit de les voir dramatiser librement dans les cours d'école ou dans les rues. Le revolver y joue un grand rôle.

Monologue ou dialogue, rêve mental le plus dangereux, ou rêve parlé, chacun s'identifie, naturellement, avec le modèle qu'il a choisi ou qui s'est imposé à

lui. Le rêve vaudra, pour une large part, ce que vaut un héros initial. Tarzan, généreux, qui échappe toujours à ses ennemis, dans les situations les plus périlleuses, est le préféré des garçons. Charlot et son comique, dont ils ne sentent pas toute l'ironie si chargée de pitié pour les déshérités, fait les délices de tous. Ils les singent, et leur âme part à

(1) Que dire de ceux qui, le dimanche après-midi, donnent l'argent à l'ainé, qui n'a parfois que 10 ans, pour y emmener ses jeunes frères et sœurs, tandis que les parents restent à la maison ou vont au café.

l'aventure, mais elle entraîne le corps avec elle et le rêve devient action.

Les fillettes sont plus secrètes. Passé l'âge de la poupée, leurs héros ont très tôt une allure de prince charmant. Que de pudeurs sont froissées, voire détruites, combien de dangereux complexes sont provoqués par la crudité ou la brutalité des situations ou des gestes de l'écran ! Que d'amourettes platoniques, que d'illusions sont entretenues par les romans à deux francs du kilomètre que lisent nos filles, que dédaignent nos garçons ! Que sont gênantes et même douloureuses les promiscuités de l'hôpital, de la salle de consultation, voire même de l'autobus ou du métro ! Que de curiosités mal satisfaites, et que l'adolescente juge malsaines !

Ces réflexions, ces rêves éveillés, loin des adultes, deviennent un monde à part dans lequel l'enfant s'évade, où il échappe totalement à toute contrainte. Surveiller les lectures, le cinéma, sélectionner tout ce qui touche à la vie secrète de l'âme, ne lui donner que des aliments de qualité semble être une précaution élémentaire. Car, il n'est pas indifférent que l'enfant admire Charcot ou Tarzan, Marie Curie ou Manon. Devons-nous combattre ces rêves ? Oui. Il faut les laisser s'extérioriser par le dessin, la conversation, l'art, les confidences, mais surtout proposer des activités motrices, des travaux manuels ou intellectuels qui ramèneront le rêveur dans le champ de la réalité. Nous connaissons tous ces crises de mysticisme que craignent même les prêtres au moment des premières communions. Nous ne pouvons intervenir dans ces états d'âme qui touchent au sentiment religieux, mais craignons les évasions au jardin secret. Le rêve pourra offrir toutes les compensations, ou, au contraire, favoriser l'éclosion de tous les complexes, de toutes les névroses. Parlant de « Minet-Chéri », Colette dit à peu près ceci : « Quand elle coudra, elle pensera, et alors, je ne saurai pas ce qu'elle pense ». Minet-Chéri entrerait dans son jardin secret.

Voici un « rêve éveillé » dans lequel s'est complu un enfant de 7 à 10 ans, pas plus bête qu'un autre, mais hypersensible et imaginaire à l'extrême. Un de ses

petits voisins était mort. Pour une raison inexplicable, on a dit à ce bambin que le « petit frère » était parti à la cave et que le rat l'avait mangé. Pendant trois ans, il a ruminé ce thème. Retard scolaire. Apathie. Indifférence. Un jour, il a raconté son histoire. Sa classe a fait le « conte du petit garçon qui était parti à la cave » avec une rédemption à la fin. Le conte finissait bien. Oh ! Ces dessins, ces rats plus gros que le petit frère !... L'enfant s'est évadé du mutisme dans lequel il s'enfermait. Son imagination si vive est sortie de sa coquille, a pris son essor. Il ne lui reste encore, de cette crise noire, qu'il a enfin dominée, qu'une marque peut-être indélébile : tout ce qu'il invente finit mal.

Que de journaux, que d'illustrés, que de films donnent un aliment à de semblables névroses dont on recherche en vain la cause ! Volontairement, nous nous abstenons de considérer les dissensions familiales. C'est un domaine qui échappe à l'éducateur. Nous pouvons tout au plus essayer d'amener l'enfant à se libérer, à se débarrasser un peu de ses soucis en les exprimant, et le reconforter. Notre rôle ne peut aller au delà. Et, où mettrons-nous l'enfant malingre qui se venge en disant des gros mots, le plus possible, aussi orduriers que possible, tout seul, ou à un camarade qui ne peut arriver à le faire taire. Quel ennemi invisible pour nous veut-il abattre ? Oh ! Maigre compensation ! Maigre satisfaction de l'instinct de domination !

Une objection vient immédiatement à l'esprit. Les petits paysans, les petits bergers ne rêvent-ils pas ? Naturellement si, mais leur cœur est calme comme leur corps et comme le cadre de leur vie. Aucune névrose ne devrait les assaillir. Les hypersensibles sont rares. Les journaux, les illustrés, le cinéma sont inconnus, ou presque. Quand l'ennui vient, les petits paysans fabriquent avec leurs couteaux sifflets ou cages à hannetons.

Quand l'ennui vient ? Mais le rêveur, cet hyperémotif qui monologue à haute voix ou mentalement, s'ennuie-t-il ? Non, il ne s'ennuie plus. Il a tué l'ennui, que le désœuvrement, la solitude ou des occupations mal choisies laissent venir jusqu'à lui. Il rêve.

LA SANTÉ ET LA MALADIE L'ALIMENTATION

Les grandes cités présentent de telles particularités qu'on a pu parler de « climats de villes » (Voir Climat, collection « Que sais-je »).

L'adaptation à ces climats n'est pas sans dangers. La contagion des maladies infectieuses y est facilitée par l'étroite promiscuité et l'air vicié à l'école, dans le métro, l'autobus, les trains, les bureaux, les magasins. Les carences et erreurs alimentaires contribuent puissamment à diminuer la résistance aux maladies infectieuses.

Tout marché est un plaisir des yeux et, par anticipation, du palais. Fruits, légumes, viandes, poissons, y sont abondants. On peut même, en passant, admirer l'art savant du charcutier à accommoder les abats et les restes. Ces fruits, si charnus, si appétissants, sont-ils sains et naturels ? Ces biscuits, si croustillants répondent-ils vraiment aux besoins réels de notre organisme ? Ces viandes si bien parées sont-elles fraîches ? — « Il est tendre, mon beefsteack, affirme le boucher » — Il a mûri en chambre réfrigérée pendant au moins huit jours. Le voilà maintenant exposé à toutes les poussières du marché, à tous les microbes de la putréfaction qui pullulent dans ce petit coin surpeuplé et mouvementé.

D'où vient cette viande ? De l'abattoir, bien sûr, direz-vous ! Et toutes les précautions d'hygiène sont prises pour procurer au consommateur un aliment sain et de choix : examen des bêtes vivantes, examen des viandes et des abats, propreté des locaux. Mais avez-vous vu ces trains de bestiaux que l'on dirige vers les abattoirs ? Avez-vous un instant pensé à la quantité de toxines accumulée dans les muscles, les reins, le foie, de ces bêtes surmenées par de longues heures — ou des jours — de voyage plutôt peu confortable. La viande qu'on nous offre en ville — et ailleurs sans doute — est donc une viande imprégnée, avant même l'abatage, d'acides organiques et des déchets toxiques que nous fabriquons nous-mêmes et qui nous empoisonnent. Ajoutons les manutentions, les séjours en chambres froides, la distribution chez les détaillants, l'exposition aux étals, ou sur

les marchés, et, à la réflexion, un beefsteack nous tente moins.

Or, en ville, la viande est la base de l'alimentation : viande fraîche et viande de conserve. Que de digestions pénibles, que de foies engorgés, que de migraines en puissance dans ces chapelets de saucisses, ces jambons roses, si roses, grâce au salpêtre et autres produits chimiques dits alimentaires, dans ces pâtés, dans ces boudins, dans ces abats.

Qu'il nous suffise de nous reporter au livre d'Elise Freinet, *Principes d'alimentation rationnelle* (1). Peut-être même, ce livre est-il dépassé, la chimie alimentaire ayant fait, ces dernières années, des progrès incommensurables, surtout dans le domaine béni des conserves en tous genres.

Nous pouvons être végétariens, en ville, c'est exact. Ce ne sera pas l'alimentation idéale. Les fruits, surtout les plus beaux, sont forcés, gorgés d'engrais qui altèrent leur substance, enrobés d'insecticides, voire vaccinés. Mais c'est sur les légumes que la chimie agricole atteint son apogée. Engrais, arrosages, eaux d'épandages donnent des produits monstrueux, mais d'une qualité alimentaire douteuse.

Il en est de même du pain. Une propagande habile, flattant notre gourmandise, nous a habitués à considérer le pain blanc comme supérieur au pain complet. Il n'en est rien. Seul, notre goût est flatté et les intérêts des trusts des grands moulins en sont augmentés d'autant. La farine complète se conserve mal. Le travail du boulanger est facilité par un blutage poussé. Tout le monde y trouve son avantage, avec la bénédiction de l'académie de médecine. Seule, la santé publique en est altérée. A la viande sous toutes ses formes, au pain trop blanc, à la levure chimique, aux fruits et légumes si souvent de qualité douteuse s'ajoute, pour l'enfant, une véritable plaie : le sucrisme.

(1) Elise Freinet : *Principes d'alimentation rationnelle*, Freinet, place Bergia, Cannes.

Que de mamans bien intentionnées sont trompées par ce petit parallépipède blanc qu'elles chargent de toutes les vertus ! Ignorance cultivée par la publicité, insouciance, faiblesse, besoin de plaire aux petits : on leur donne du sucre, ou pis, des bonbons. Ces bonbons qui nous tentent à tous les étalages, ces gâteaux si bien feuilletés, si parfumés, si appétissants que l'eau en vient à la bouche, toutes ces gâteries que l'industrie alimentaire met à notre service en flattant notre gourmandise et dépravant notre goût, sont les responsables de bien des carences profondes.

Négligeons le café, l'alcool que l'on ne devrait voir sur aucune table, et encore moins sur la table des très jeunes. Mais pourtant, que d'enfants sont énervés par le petit café du matin ou la « goutte » du dimanche !

Le lait... Le lait n'est-il pas un aliment pour l'enfant qui n'est plus un bébé ? Là n'est pas la question. Les enfants, même végétariens — ils sont peu en ville — boivent du lait, mangent du beurre et du fromage.

Retenons que les pouvoirs publics ont fait tout leur possible pour limiter les fraudes sur le lait, notamment. Mais les manutentions, voyages, mélanges divers, la pasteurisation (critiquée si souvent mais constituant un moindre mal), l'altèrent profondément. Les laits concentrés, sucrés ou non, les laits secs, sont des laits morts (1). Additionnés d'eau, ils ont bien la même composition chimique que le lait frais. Mais quand cessera-t-on de confondre le corps humain vivant avec une bombe calorimétrique ? (2)

Dans l'alimentation, plus encore que dans tous les autres secteurs, le progrès s'est accompli sans tenir compte des besoins réels de l'organisme humain. On n'a travaillé que pour le plus grand profit des capitalistes et en flattant nos instincts qui, peu à peu, se sont trouvés déplacés, déviés même de leur but initial. Plagiant Molière, nous pourrions dire qu'on a agi comme si un des buts sociaux de l'individu était de vivre pour manger et non de manger pour vivre.

LA MALADIE - LES MÉDECINES

Etonnons-nous, dans de pareilles conditions d'existence, que les enfants des grands centres urbains soient nerveux, instables, rachitiques, voire dégénérés. Dès la naissance de l'enfant, le médecin entre en lice. Notre dégénérescence est telle que peu de femmes sont capables d'allaiter leurs enfants au-delà de quelques mois. Sous peine d'épuiser la mère — qui, parfois, travaille, — en laissant périliter l'enfant, il faut recourir à l'allaitement artificiel. Lait de vache, lait concentré, lait sec. La gamme est vaste, le choix difficile. Il faut le reconnaître, à force de pesées, de soucis, d'attention, on réussit de beaux bébés, bien dodus, frais et roses, belles plantes fragiles de serre. Puis commencent les vaccinations. Les méfaits de ces toxines injectées dans le sang des enfants ne sont plus à démontrer. On n'en continue pas moins à imposer toutes ces piqûres qui tuent. Combien de ces beaux bébés dodus et frais à 18 mois, sont de beaux enfants à 8, 9 ou 10 ans ? Des déséquilibres que

la nature ne peut vaincre, surgissent à tous moments, et on fait sans arrêt appel au médecin qui prescrit fortifiants, suralimentation, désinfectants divers pour ceci ou cela. Quelquefois, le mal paraît enrayé. Pour d'autres, bien trop nombreux, les carences s'accroissent. On en vient à la gymnastique médicale, et enfin à l'aérium ou au préventorium, chargés de désintoxiquer par le repos et des bains d'air et de soleil, et de fortifier par

(1) C'est tellement vrai que les Américains, gens pratiques, ajoutent des vitamines à leur lait conservé et même des lactoses et de la maltose pour remplacer le sucre blanc. Les manipulations chimiques des denrées alimentaires ont été acceptées uniquement parce que ces innovations étaient agréables et commodes. Mais leur effet probable sur les êtres humains n'a pas été pris en considération. (Alexis Carrel : *L'Homme, cet Inconnu*).

(2) Voir *Principes d'alimentation rationnelle*, déjà cité.

gavage des êtres nés sains qui ne demandaient qu'à le rester.

Vers vingt ans, ces citadins, chimiquement élevés, seront comme les beaux raisins de Monsieur de Saint-Saviol, dans « l'Ecole Buissonnière », raisins de serre qu'on nous offre à Noël, grands et apparemment forts. Ils seront même capables de performances sportives soigneusement minutées. Mais leur résistance aux longues marches, aux fatigues prolongées, aux veilles, leur puissance de travail intellectuel, leur valeur morale en sont-elles augmentées ? Leur valeur humaine, sociale, est-elle accrue ? Leur immunité aux maladies est-elle enfin acquise ? Leur adaptation à la ville a-t-elle été tentée et menée à bien ?

Le Dr Alexis Carrel, que l'on ne saurait accuser de nourrir des idées bien subversives, lui-même, nous dit : non (« l'Homme, cet inconnu »), en se basant sur des statistiques et des observations de médecins américains. Le nombre de sanas, préventoria, dispensaires, hôpitaux, centres anti-cancéreux qu'il a fallu ouvrir et qui se révèlent insuffisants, en est une preuve suffisante. L'extension aux campagnes des maladies de dégénérescence (tuberculose, cancer, rhumatisme infantile, démence précoce), qui a suivi l'introduction du confort et de l'alimentation chimique et carnée dans les foyers ruraux, en est une autre. Ce qui est ahurissant, c'est que si peu de médecins osent rompre avec les habitudes bourgeoises de vie et conseiller à leurs clients une alimentation et un rythme de vie naturels, habitudes qui, même en ville, nous maintiendraient en bonne santé relative, et contrebalanceraient l'influence excitante du mode d'existence qui nous est imposé.

Quel médecin, quel pharmacien, insouciant de son intérêt matériel, mettra sur sa porte :

« La santé de s'achète pas.

« Elle se mérite. »

Est critiquable également la façon dont sont dispensés les soins. Nous ne faisons ici aucune critique personnelle, et nous rendons hommage au dévouement et à la compétence de la majorité des médecins et des infirmiers. Mais que dire, que penser des séances de consultations aux hôpitaux et dans les dispensaires ? et des séances de vaccination ? et des grandes salles à double ou triple rangées de lits où sont rassemblés tant de malades, tant de maladies ? Quand j'entre dans un hôpital, je suis toujours saisie d'une peur un peu panique, quasi-mystique, la même que je ressentais quand, lorsque j'étais toute jeune, le soir, au coin du feu, l'hiver, on évoquait devant moi les histoires de loups, de diables, de sorciers et de revenants. Un esprit maléfique né de tant de souffrances entassées semble rôder partout.

Dans ces usines de la maladie, le malade est un numéro, le patient un terrain d'expériences, voire un matériel d'apprentissage des futurs médecins. C'est pourtant à l'hôpital que l'on trouve le plus de désintéressement. Pas de Dr Knock, ici. On n'y cultive pas la maladie, source de profit pour le médecin et le pharmacien, c'est un fait. Mais que fait-on des sentiments de pudeurs si naturels en chacun de nous, pudeur physique et morale, dans cet étalage anonyme de notre dégénérescence, dans cette promiscuité atroce où ne fermentent que des sentiments morbides ? Les conversations des malades qui tuent les longues heures d'attente en analysant leurs peines, suffiraient à rendre malade celui qui bien se porte.

Oui, l'hôpital est bien un pis-aller, la médecine pour pauvres, une usine comme l'autre, la vraie, qui permet de prolonger une vie gangrenée, qui ne redonne jamais la santé, surtout la santé morale, cette volonté de se bien porter qui est le propre des êtres forts.

CONCLUSION

Que nous sommes loin, dans cet étalage de misères que la société n'a pas su éviter, de l'homme primitif, des instincts dans leur pureté ! Il n'est certes pas

question de rêver de la suppression du progrès matériel et du retour à l'âge des cavernes.

« Si l'on détruisait les conditions ex-

« ternes de l'expérience actuelle des civilisés, leur expérience rétrograderait « jusqu'au niveau des peuples barbares (1). »

Notre but n'est pas de supprimer les conditions actuelles de l'expérience. Un fait est certain ; nous ne nous adaptons pas à la ville, au bruit, à l'air vicié, à la vie agitée, à l'usine. Cette adaptation est hors-nature et nous y sommes réfractaires. Le niveau matériel de l'expérience humaine est ce qu'il est. Il croît chaque jour, agrandissant ainsi nos possibilités en même temps que croît le fossé entre l'homme et le progrès scientifique. Si nous ne voulons pas être étouffés, et, comme Faust, périr damnés pour avoir trop connu, trop possédé, nous devons nous rendre maîtres de notre richesse. Vaste problème, à la fois social et éducatif, et nous paraissions bien présomptueux non seulement de l'évoquer mais de vouloir y porter remède. Nous, les petits instituteurs primaires, pouvons nous aider à combler ce fossé entre l'être humain et ce progrès matériel qui l'enserme, le domine. C'est dans les villes que l'écart entre l'homme, son âme, ses aspirations, ses besoins et les réalisations de son industrie devient monstrueux. Ce n'est plus l'homme le maître, mais la machine qu'il a créée. La ville est un cadre rigide que nous ne briserons pas de sitôt. Il faut nous y adapter, en luttant de notre mieux pour l'humaniser, la rendre plus saine, plus conforme aux exigences de notre nature. Il ne faut pas que cette adaptation soit un défaite. « Les hommes modernes ont besoin d'équilibre nerveux, d'intelligence, de résistance à la fatigue et d'énergie morale, plus que de puissance musculaire. L'acquisition de ces qualités ne peut se faire sans effort et sans lutte. C'est-à-dire sans l'aide de tous les organes. Elle demande aussi que l'être humain ne soit pas exposé à des conditions de vie auxquelles il est inadaptable (2). »

Dans cette jungle hostile qu'est la ville, où tout s'achète, même le soleil, l'air et l'eau, dans ce cadre contre-nature, l'école devrait, pourrait devenir un havre, un

lieu de repos et de détente physique et morale ; la maison calme et accueillante où l'on se libère, où l'on s'élève par cela même, au-dessus de soi-même.

Nous avons besoin, pour les hommes de demain, d'une éducation plus saine, plus naturelle, si nous voulons que nos beaux rêves de socialisme ne soient pas des mirages. La lutte sur le plan économique et social est indispensable. Elle est menée avec plus ou moins de bonheur par les syndicats et les partis politiques. Il y faut aussi la lutte sur le plan éducatif et moral. Les instituteurs sembleraient devoir être à la pointe du combat sur le plan social et humain. Mais plus que les ouvriers, ils sont marqués par cette école bourgeoise, créée par et pour une bourgeoisie de combat. Ils ne se dégageront que lentement de cette emprise séculaire.

La C.E.L. a rompu avec la bourgeoisie, avec la tradition sclérosée, avec l'obéissance passive. Elle peut, elle doit jeter un cri d'alarme. Notre jeunesse des villes ne reçoit, dans les écoles, aucun des secours qu'elle réclame. Si le décalage entre le citadin et le progrès matériel est grand, l'écart entre l'école et les nécessités de la vie urbaine est un fossé sans fond.

— Que sont donc ces écoles ?

— Que pouvons-nous faire pour jeter des ponts entre l'école et la vie dans le cadre actuel des écoles de villes telles qu'elles sont ?

— Que faudrait-il réaliser pour nous rapprocher le plus possible des exigences mouvantes et toujours accrues de l'adaptation à la vie moderne, avec l'électricité, le téléphone et le métro, l'auto, l'autobus, la machine à écrire et à calculer, la T.S.F., l'avion, le radar et la désintégration de l'atome ?

— Comment éviter l'abêtissement intégral de l'ouvrier de demain, attaché 40 à 45 heures à la même chaîne de travail, accomplissant les mêmes gestes simples à longueur de journée ? Comment lui prendre à utiliser sainement ses loisirs, dans le sens de son élévation intellectuelle et non vers sa déchéance qui deviendrait totale ?

Telles sont les questions auxquelles nous allons essayer de répondre

(1) John Dewey : *Expérience et Education*, Bourrelier, éditeur.

(2) Alexis Carrel : *L'Homme, cet Inconnu*.

Que faire ?

Dans les villes, plus encore qu'à la campagne, l'Ecole devrait être la maison la plus lumineuse, la plus gaie du quartier, le havre où l'enfance comprimée par la cité, se détendrait et s'épanouirait.

C'est là, hélas ! qu'il subit les pires contraintes ! Tous les vices de l'éducation traditionnelle stigmatisée par les grands maîtres de la pédagogie nouvelle : Montessori, Claparède, Ferrière, Decroly, Dewey, Freinet, y sont cristallisés à l'état pur.

L'Ecole de villes est un tout, une unité architecturale et administrative, héritière de la vieille tradition napoléonienne d'autorité, peut-être défendable il y a cent ans, mais aujourd'hui irrémédiablement condamnée.

Nos écoles de villes sont des *casernes* — que notre camarade M.-L. Pannié appelle avec colère et amertume des *écoles-clapiers*. Elles en ont parfois même les règlements absurdes : arrêt immédiat des jeux au coup de sifflet, face à un côté de la cour au deuxième coup de sifflet, mise en rangs avec une rigidité de petits soldats de bois — une ! deux ! — et même salut militaire dans quelques écoles de la Seine !

Rappelons-nous la surprise de Peau-de-Pêche (Gabriel Maurière), le Titi de Belleville arrivant dans la petite école de campagne qu'il allait fréquenter : « J'attendais quelque chose dans le genre de ce que j'avais vu : de hauts murs, tout un croisillement de fenêtres, de vastes couloirs, une espèce d'usine où défilent des centaines de petits hommes devant des hommes plus grands qui sont les maîtres. »

Une école caserne — il y en a partout, même dans de lointaines sous-préfectures — c'est un vaste bâtiment, enserré le plus souvent dans un pâté de maisons, à grandes fenêtres surélevées, parfois barbouillées de blanc pour mieux isoler de l'extérieur les enfants qui y sont enfermés.

Cet établissement est partagé en cellules appelées classes où séjournent, pendant cinq heures et demie par jour de

trente à cinquante enfants — parfois même plus.

Si le bâtiment est de construction récente, il est peut-être un peu moins morose que les vieilles écoles, mais la place y est partout aussi chichement calculée à un taux qui mériterait bien d'être révisé.

La pauvreté des locaux est, dans la majorité des cas, scandaleuse. La classe est l'auditorium-scriptorium, rien de plus. Pas d'eau, même pas sur le palier. Quelques robinets dans la cour, gelés l'hiver, doivent pourvoir aux besoins de plusieurs centaines d'enfants. On trouve rarement dans les classes une source de chaleur pour travaux de cuisine, de science ou d'expérimentation. Si des cuisines, des ateliers sont organisés dans l'établissement, les petites classes en sont exclues.

Bien des écoles, depuis la guerre surtout, n'ont plus ni balances, ni compendium métrique, ni pinceaux, ni peinture. Le matériel scientifique est inexistant. La salive est reine, sans doute parce que, elle seule, est gratuite. Elle doit parer à toutes les insuffisances. La craie et l'encre même sont rationnées. Dans telle école on donne une plume par élève et par mois. Ailleurs, faute de crédits, on rationne les cahiers ; le papier à dessin est pratiquement inexistant. On ne donne plus de crayons ! O leurre magnifique des fournitures scolaires gratuites !

Le mobilier est celui que tout le monde connaît : tables-pupitres, tableaux noirs, etc... Assez souvent — louable effort de modernisation — les enfants ont des tables plates et des chaises individuelles. Mais faute de place, la liberté de manœuvre et de travail de la classe reste très réduite.

N'oublions pas, non plus, qu'à l'école comme à la maison, il y a les voisins du dessous et des côtés qui ont droit au calme et au silence. On est donc contraint, plus encore que dans l'appartement familial, à l'immobilité et au silence.

Et que de locaux sont pleins à craquer ! Les tables sont si rapprochées qu'on ne

peut circuler entre elles. On a tassé tant et tant qu'on en est venu à obliger les enfants à enjamber les pupitres pour se transporter au coin de banc qui leur est réservé. Il ne fait pas de doute que si l'Inspection du Travail avait voix au chapitre — et pourquoi cela ne serait-il pas ? — elle ferait immédiatement désaffecter, au nom de l'hygiène et de la plus élémentaire humanité — ne parlons pas des conditions de travail ! — une proportion appréciable des écoles françaises.

Or, au nom de l'économie budgétaire, on conserve ces écoles et on en construit d'autres semblables, lorsque, pour ces mêmes raisons d'économie, on ne réduit pas scandaleusement le trop maigre espace vital.

Et pourtant, presque partout, l'aération et le chauffage seraient suffisants, mais il faudrait naturellement que le nombre d'élèves soit calculé en fonction de l'espace disponible, et en fonction aussi des nécessités de travail.

Comme tout le reste du bâtiment, les cours de récréation sont trop exigües. Elles ne sont souvent que de vraies fosses aux ours, avec quelques tilleuls anémiques, autour desquels, comme des poules grattant sans espoir une terre maintes fois grattée, les enfants s'enivrent de cris et de courses vaines, sans espoirs d'évasion. Et ces cours s'agrémentent parfois, posé sur un piédestal édifié en son milieu, de l'édicule cher à Clochemerle.

La cour est parfois si petite, et les risques d'accident tellement multipliés comme à plaisir (escaliers, portes, fenêtres) que maîtres et directeurs interdisent jeux et course, et imposent une morne promenade en rond assez semblable à celle des bagnards.

Oserons-nous blâmer les maîtres ? Leurs craintes sont, hélas ! amplement justifiées. Deux récréations sont toujours nécessaires : celle des grands et celle des petits. Pendant qu'une moitié de l'école joue, l'autre moitié baigne dans une cacophonie de cris stridents et de coups de sifflets, peu favorables au calme travail intellectuel. Et les enfants rentrent de récréation excités et hargneux, plus disposés à terminer leurs querelles qu'à travailler.

Travailler !

A quoi ? Pour quoi ? Pour quoi ? Avec quoi ?

Chez nous, le programme est roi, et l'examen est son serviteur, celui vers lequel se tendent toutes les énergies et qui est parfois plus exigeant encore que le programme. Or, tout examen exige une bonne dose de bourrage. On en est venu, par une aberration inconsciente, mais coupable, à ne plus juger que par les examens, et nombreuses sont les écoles qui pratiquent « l'examen de passage » d'une classe à l'autre, examen qui est à la fois un contrôle des maîtres et un contrôle des élèves : « si tu ne travailles pas, tu ne réussiras pas ton examen de passage et tu devras redoubler ! ».

Epouvantail sans cesse agité devant les yeux de l'enfant qui fait de vains efforts pour assimiler une pâture intellectuelle indigeste et qui s'avoue bientôt vaincu.

Cette hérésie pédagogique pousse malheureusement bien des maîtres à ne considérer comme valables que les quelques matières dites essentielles pour l'examen de passage : dictée, calcul, français. Nous nous en voudrions de critiquer les maîtres. Ils sont avant tout des victimes. Ils usent et abusent de leur patience, de leur force nerveuse et de leur santé. Ils se démènent, s'époumonnent, punissent et crient, expliquent et précisent à un auditoire amorphe qui ne prend, de tout ce flot de paroles, conseils et invectives que juste ce qu'il faut pour éviter la punition. Si on pouvait enregistrer sur disques toutes les paroles prononcées par un instituteur pendant l'année scolaire, on serait effrayé et on comprendrait alors pourquoi les maladies pulmonaires et nerveuses touchent si durement notre corporation.

Que deviennent, dans ce carcan scolaire, l'expérience des enfants dans le passé et dans le présent et sa résonance sur la vie ? On ne s'en préoccupe point, c'est plus simple. Ce n'est pas une solution et tout le monde le sent bien de plus en plus. On comprend de plus en plus le grave divorce entre la vie complexe de l'enfant dans son milieu, et une pédagogie qui n'a pas su encore ou pas pu moderniser ses techniques pour les mettre au service de la vie.

Directeurs et adjoints

Dans une école à 5, 6, 8 10 ou 15 classes, un Directeur est indispensable. Il prend les responsabilités au nom de tous ses adjoints, reçoit les parents, assure les relations avec la municipalité et l'administration, veille à la répartition des élèves dans les classes, à la distribution des fournitures scolaires, pare aux insuffisances de telle ou telle classe. Son rôle est un rôle délicat de coordination et d'harmonisation. Il y faut de sérieuses qualités de diplomatie et de solides connaissances de pédagogie traditionnelle et nouvelle.

Jusqu'à 8-10 classes, le Directeur a très souvent sa propre classe, et sa tâche s'en trouve compliquée. Notons en passant que, pour les questions d'organisation intérieure de l'école, le Conseil des Maîtres est souverain. Le Directeur a voix prépondérante, ce qui est normal. Mais c'est tout. Il ne peut imposer ses principes pédagogiques et, dans sa classe, l'instituteur reste libre en principe.

En pratique, dans un groupe traditionnel, le maître qui veut rénover son enseignement se heurte à des difficultés sans nombre : hostilité latente, ou ouverte, des collègues, hostilité du Directeur qui

peut gêner considérablement les essais du maître dynamique : on refuse les fournitures demandées pour papier ou matériel d'imprimerie et on impose les livres non sollicités; on exige des jeunes de fastidieuses préparations individuelles au lieu de les encourager dans le travail créateur, on n'essaie pas d'expliquer aux parents l'utilité des voies nouvelles.

Le Directeur novateur n'en est pas moins handicapé, lui aussi, du moins au début. Il peut, par contre, parvenir assez vite à créer un noyau actif d'éducation moderne.

Il ne fait pas de doute que, en pratique, l'influence du Directeur peut être bien vite prépondérante. La CEL compte aujourd'hui en son sein de nombreux Directeurs d'Ecole qui ont ainsi profondément renouvelé l'atmosphère de leur école.

Nous devons tâcher de convaincre Directeurs et adjoints des avantages pédagogiques, techniques et humains qu'ils trouveraient à reconsidérer l'organisation et la vie de leur école sur les bases que nous nous appliquons, coopérativement à préparer.

Répartition du travail dans le groupe scolaire Climat moral

En règle à peu près générale, le travail est un travail à la chaîne, qui interdit toute rénovation en profondeur et toute initiative. Trop de servitudes paralysent maîtres et élèves : les programmes aggravés par l'interprétation qu'on en fait ; les enfants que l'on se renvoie, en chaque début d'année, de classe à classe, après en avoir soupesé les capacités, — la rigidité de l'Ecole, les limitations matérielles et même les examens de passage dont nous venons de parler.

Les anciennes méthodes sont évidemment là dans leur cadre naturel : elles n'exigent qu'un minimum de matériel et sont exactement adaptées au milieu scolaire pour lequel elles ont été créées et où elles ont évolué. Et dans cette chaîne, le travail est si uniformisé que le passage d'un maître d'un poste à un autre de

la chaîne est simplifié au maximum. Chaque classe, chaque maître, chaque élève est un numéro presque impersonnel de cette chaîne de montage un peu spéciale qu'est l'éducation d'un enfant.

Comment, dans des conditions de travail aussi irrationnelles et aussi inhumaines, avec un salaire encore insuffisant, le maître peut-il avoir une quelconque foi pédagogique ? Il accomplit, certes, avec dévouement, sa tâche d'ouvrier spécialisé honnête et consciencieux ; mais sans outil, sans matériel, contraint à plaquer sur l'intelligence enfantine un savoir livresque détaché de la vie, il en est réduit, bien souvent, à une besogne d'adjudant qui, en proie aux enfants, distribue punitions et corvées.

Et les enfants aiment-ils leur école ? Très rarement, et cela se comprend.

Les plus déshérités lui préfèrent la rue, le ruisseau, le terrain vague ou les fonds de cour. L'Ecole, ce n'est pas leur maison. C'est la maison des devoirs imposés, des leçons et des punitions, de l'immobilité et du silence. Cette contrainte ne saurait être, d'ailleurs, génératrice que de hargne et de mauvaises pensées qui ne font que compliquer la vie du milieu et la tâche des éducateurs.

De bons esprits objecteront : si vous lâchez les rennes, nous aurons vite un beau désordre !

C'est exact. Et nul ne songe à démolir l'ordre imposé sans avoir créé, au préalable, les conditions indispensables à un ordre consenti, le seul valable. Nous ne pourrions songer à révolutionner nos écoles que lorsque nous aurons les locaux, les outils et le matériel qui permettent cette totale rénovation, ce retournement pédagogique que nous préparons.

Ne craignons pas de dire que, dans la société actuelle, l'enfant lui-même ne se prête pas d'emblée à cette rénovation. Fils d'ouvrier, fils de cet éternel exploité

qui n'a obtenu et n'obtient quelque amélioration à son sort que par une lutte sans merci, il se défend, par principe, et ne nous donne de lui-même que le moins possible. Ne sommes-nous pas souvent, à ses yeux, nous, les maîtres, les prolétaires en faux-col, de l'autre côté de la barricade ? Ne lui apparaissions-nous pas trop souvent comme des exploités ? Le père va à l'usine, eux vont à l'école. Où est la différence ! Partout et toujours, nous trouvons, étroitement liés, problèmes d'éducation et problèmes sociaux.

Nous ne prétendons pas épuiser dans ces quelques pages, l'étude des problèmes que pose aux éducateurs la question des écoles de villes. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que, si les fonctionnaires s'accommodent tant bien que mal des conditions que donnent la misère, la tradition et la routine, les éducateurs, et ils sont nombreux, qui rêvent de libération humaine pour un avenir lumineux étouffent dans ce carcan et s'obstinent dans la recherche de solutions possibles pour l'Ecole Moderne qui rendra à leur fonction efficacité et dignité.

Les classes de perfectionnement

Nous ne dirons que quelques mots de certains efforts salutaires pour débarrasser les classes des retardés et des anormaux plus ou moins graves qui compliquent encore davantage la tâche déjà ardue des éducateurs.

Les classes de perfectionnement sont, à ce point de vue, un progrès certain, dans la mesure surtout où on s'oriente pour « rattraper » ces retardés et ces anormaux vers des solutions qui tournent le dos aux pratiques traditionnelles et qui

font pénétrer par la bande, pourrait-on dire, l'Ecole Moderne dans l'organisation et le processus du lourd organisme de l'Ecole.

Nous n'oublierons pas que les recherches en faveur de ces anormaux ont été à la base des travaux de Mme Montessori et de Decroly. La séparation entre normaux et anormaux n'est pas sans danger ; mais ceci est une autre question que nous n'aborderons pas ici.

Que pouvons-nous réaliser dans le cadre actuel des écoles de villes ?

Le tableau est très sombre, direz-vous. Les Ecoles de villes sont-elles vraiment dominées par tant de vices professionnels ? Et oserons-nous, pourrions-nous nous attaquer à un problème aussi complexe et aussi grave, ou devons-nous attendre passivement, pour agir, que des jours meilleurs nous fassent espérer de faciles victoires ?

Quelles que soient les difficultés qui se dressent devant les novateurs, il y a, du fait que le divorce entre l'école et la société ambiante ne fait que s'accroître, un fort courant vers l'éducation nouvelle. « L'Ecole, a dit Dewey, est une constitution profondément éloignée de toutes les autres institutions sociales ». La constatation est plus exacte en ville que

partout ailleurs. Et c'est parce que parents et éducateurs, même lorsqu'ils défendent la tradition, souffrent de ce divorce, qu'une action est immédiatement possible, et que nous nous y appliquons.

Pourrons-nous, nous les convaincus de l'éducation moderne, tenter de faire quelque chose, même en ville, dans le sens de la rénovation de l'enseignement, pour une meilleure éducation individuelle et sociale ?

C'est ce que nous allons essayer de préciser :

Le local est ce qu'il est. Il faut nous y adapter, tout en luttant sur le plan pédagogique, syndical et politique pour obtenir plus et mieux.

Dans notre classe, nous devenons de plus en plus « maîtres chez nous », comme le charbonnier de la fable. La méthode de travail ne peut plus nous être imposée de l'extérieur. Il nous suffit maintenant de nous référer aux Instructions Ministérielles et à l'opinion maintes fois formulée, et sans ambiguïté par des personnalités officielles autorisées.

C'est une victoire de fraîche date, si on veut, pas encore universellement assise dans la pratique, mais c'est une victoire tout de même, et qui compte. Peu à peu le vent tourne en notre faveur, on nous connaît mieux, on commence à mieux nous comprendre. Notre foi et notre conviction font réfléchir les plus rétifs ; les résultats, expérimentalement contrôlés, ébranlent les adversaires et les hésitants.

Les difficultés de plus en plus grandes — à mesure que s'accroît le divorce — que rencontrent les maîtres traditionnels à capter l'intérêt de leurs élèves, militent en faveur de solutions qui ont fait leurs preuves et qu'ils examinent peu à peu avec curiosité sinon avec sympathie.

Le monde marche à pas de géants. Eux sont restés cinquante ans en arrière. Ils commencent à s'apercevoir avec un peu d'étonnement, qu'ils sont aujourd'hui démodés. Ils nous observent, prêts à nous suivre, si nous réussissons mieux qu'eux.

Nous devons donc prendre la classe telle qu'elle est, avec ses quatre hauts murs nus, ses tables en pente, son estrade et son bureau du maître, son tableau noir et sa pauvreté, et la transformer. Tâche délicate qui n'est encore qu'ébauchée. Quelques maîtres d'élite,

après bien des tâtonnements, nous ont montré le long chemin qu'ils ont suivi pour redonner une âme à leur classe.

Tâtonnant nous-mêmes, nous essayons d'adapter à nos écoles de villes les techniques de l'Imprimerie à l'Ecole qui se sont épanouies presque jusqu'à la perfection dans certains milieux ruraux : texte libre, imprimerie et journal scolaire, correspondance interscolaire, individualisation de l'Enseignement, conférences, fiches auto-correctives, enquêtes, travail d'équipe puissamment motivé.

Ici une petite mise au point s'impose : l'Ecole-caserne peut exister dans des localités, même de moyenne importance. A cause de l'origine des élèves, de leurs rapports encore directs avec le milieu artisanal ou paysan de la périphérie, cette école n'aura pas encore les vices graves de l'Ecole de grandes villes dont nous allons plus particulièrement nous préoccuper parce que les solutions que nous découvrirons pourront s'appliquer plus facilement encore aux écoles de petites villes ou de banlieues moins défavorisées.

Et si, à cause des conditions si péjoratives de nos Ecoles de villes, nous sommes obligés de rester à mi-chemin entre la liberté et la scolastique, ayons du moins le courage de le dire bien haut, d'en donner les raisons véritables, scolaires et extra-scolaires, afin de bien poser les problèmes.

Nous serons alors mieux placés pour les résoudre.

♦♦

Quelles que soient les méthodes d'enseignement que nous utilisons, nous pouvons, tous, dans notre classe, faire quelque chose pour favoriser la libération psychique et morale de nos enfants. Les contraintes anormales qu'impose la ville sont telles que la nécessité de cette libération, de ces « explosions » est sensible pour tous, même pour les plus traditionnels. Ils regrettent le bon vieux temps certes, mais sont obligés d'accepter, coûte que coûte, certains changements commandés par l'évolution des rapports sociaux et civiques ambiants. La discipline, même dans les classes traditionnelles, n'est plus ce qu'elle était il y a cinquante ans.

Le dessin libre, le texte libre, la cause libre, plus tard l'expression libre par

le théâtre ou les marionnettes peuvent être introduits partout. Un premier doigt est ainsi glissé dans l'engrenage de l'éducation moderne ; un premier pas libérateur est fait et on ne regressera plus.

Une, deux fois par jour, à l'occasion de la leçon de morale, d'une lecture, d'un travail manuel ou d'un dessin, laissez vos enfants libres de s'exprimer comme ils l'entendent, même sous votre sévère surveillance. Vous sentirez peu à peu l'atmosphère autoritaire s'éclaircir d'elle-même, s'adoucir et s'humaniser.

Après avoir, avec prudence, tâté ainsi le terrain, vous ferez plus et mieux. Vous motiverez cette expression spontanée de l'enfant qui s'avèrera bien vite comme un des meilleurs moteurs de l'éducation moderne.

Pour réaliser cette motivation, vous devez vous orienter vers la correspondance interscolaire par le journal scolaire. Vous rencontrerez, certes, bien des obstacles dans une voie pour laquelle rien ne vous a préparés. Mais vous vous rendrez bien vite compte combien notre fonction d'éducateur ainsi comprise est exaltante et digne de remplir d'une clarté lumineuse et chaude, des journées que la routine faisait naguère d'une désespérante monotonie. Désormais, l'avion, l'auto, le train, la rue, l'usine dont le rythme et les exigences impressionnent si fortement ou même obsèdent l'enfant ; la maison, la maman, l'oiseau, la fleur ou le chat qui sont autant d'objectifs refuges ; les jeux et le cinéma, ces puissants dérivatifs aux besoins insatisfaits ; toutes ces composantes prestigieuses d'une vie d'enfant envahissent alors la vieille bâtisse, détrônent progressivement la scolastique la mieux enracinée, et vous engagent à aller tout à la fois hardiment et prudemment, toujours plus avant dans la voie libératrice.

Au seuil alors de cette rénovation, une question va se poser d'elle-même : « comment se procurer le matériel nécessaire ? »

La correspondance scolaire d'élève à élève, par échange de lettres, n'exige aucun matériel spécial. Les enfants joindront bien vite à leurs envois : dessins, photos, cartes postales, colis et ils sauront en supporter les frais. Maîtres et élèves commenceront à comprendre,

alors, la nécessité d'une coopérative scolaire de classe.

Peut-être le maître, au début surtout, sera-t-il amené à engager quelques dépenses. Dans la perspective réconfortante du nouvel intérêt de sa classe, il hésiterait peut-être moins si la crainte d'un changement de poste ne le rendait prudent. Nous devons dire, d'ailleurs, que les pouvoirs publics, les municipalités, convaincus des avantages de cette modernisation savent consacrer des crédits de plus en plus importants aux achats souhaités. Il est déjà dans de nombreuses villes, des écoles entières de 12 à 15 classes qui achètent un matériel complet d'imprimerie pour chaque classe. Lorsque opère, en la circonstance, la conjonction intelligente des initiatives tant du côté éducateurs que du côté administratif, nous sommes assurés du succès.

A défaut d'imprimerie, le limographe peut être, dans une classe nouvelle noyée dans un grand groupe caserne, un précieux outil de travail. Il permet la reproduction rapide de textes d'enfants, de dessins, d'enquêtes ou de conférences diverses, et cela sans rien changer pour commencer ni à l'allure ni au rythme de la classe.

Ni les parents, ni les maîtres sceptiques ne pourront nous accuser de faire perdre du temps aux enfants.

Par ce moyen, qui permet la réalisation du premier journal scolaire, nous montrons les jalons essentiels de la technique à développer : l'échange des journaux sera la meilleure des propagandes pour cette conception nouvelle du travail scolaire.

Graduellement, la séance traditionnelle de rédaction ou de grammaire sera occupée par la correspondance, par l'exploitation du texte libre en vocabulaire et en grammaire. Le travail manuel et le dessin seront eux-mêmes motivés par la réalisation et l'illustration du journal scolaire. Au bout de quelques mois, ou de quelques années, l'enseignement de l'histoire, de la géographie, des sciences, bénéficiera lui-même de cette vie à laquelle nous avons su techniquement la raccrocher.

L'évolution sera plus ou moins rapide selon les conditions matérielles qui la facilitent ou la freinent. Mais vous marcherez sûrement vers les nouvelles tech-

niques de travail dont vous constaterez bien vite l'efficacité, que recommandent et que soutiennent les Inspecteurs aux divers échelons, justement parce qu'elles ont, aujourd'hui, fait la preuve de cette efficacité.

Mieux que le limographe sera l'imprimerie. Un texte bien imprimé, noir sur blanc, illustré d'un beau lino gravé, est pour l'auteur une vraie révélation, une exaltation féconde de toutes ses possibilités. La supériorité de l'imprimerie sur le limographe est si flagrante que les instituteurs auront avantage à s'orienter vers l'achat de l'imprimerie, d'abord, si les conditions administratives et financières le lui permettent.

Le journal ainsi réalisé sera plus d'ailleurs qu'un passionnant document scolaire : il sera le trait d'union entre l'école et les parents et c'est lui qui vous permettra bien souvent le succès de la coopérative scolaire et le financement des innovations complémentaires que vous ne tarderez pas d'entreprendre.

L'expression libre, le travail motivé voulu par les enfants, vous conduiront fatalement à mieux intégrer votre classe dans la vie du milieu.

Pour satisfaire la curiosité, mieux, les besoins de vos élèves ou de vos correspondants, vous serez amenés à faire des enquêtes chez les commerçants, chez les artisans, aux musées, aux monuments et aux jardins publics, au parc zoologique ou d'acclimatation et vous aborderez même les grandes entreprises et les usines.

Ces enquêtes pourront nécessiter des sorties, collectives ou non, accompagnées ou non.

Une enquête portera sur un point précis : avant de conduire les enfants chez le commerçant, l'ouvrier ou l'artisan, nous préparerons ensemble un questionnaire précis que nous répartirons entre les groupes ou entre les enfants. Il appartiendra au maître de préparer soigneusement ces enquêtes en rendant préalablement visite aux personnes à interviewer afin d'éviter incompréhensions et ennuis.

Le questionnaire, une fois mis au point, on part.

Est-il nécessaire d'emmener toute la classe ? Non, si pendant les heures de classes ainsi employées, un collègue ou

le Directeur accepte de garder les élèves restants.

Mais ces enquêtes peuvent aussi être faites en dehors des heures de classe, soit sous la direction du maître, soit par les enfants seuls, s'ils sont assez grands. N'oublions pas cependant que, dans l'état actuel des choses, de telles enquêtes chez les habitants du quartier ou de la localité risquent d'être délicates. Mais elles sont puissamment éducatives, surtout si elles sont motivées par des questions posées par les correspondants.

Si nous parvenons à intéresser le grand public, et la grande presse, à de telles formes d'activité, notre travail d'enquêtes pourrait en être d'autant facilité.

Les courtes visites, les petites sorties autour de l'école, pour observer les aspects caractéristiques d'une rue ou d'un chantier, pour visiter un monument, la gare ou le marché, sont toujours possibles parce qu'elles ne prennent que peu de temps et n'entraînent qu'un minimum de dérangement.

De toute façon, si les moissons de nos enfants sont bien dirigées, convenablement menées et intelligemment utilisées, elles deviendront d'une rare abondance, et l'enthousiasme ainsi créé, la curiosité que nous aurons éveillée et partiellement satisfaite, seront les meilleurs garants de notre succès.

Les sorties plus lointaines, exigeant une demi-journée de classe, avec utilisation de transports en commun, sont plus difficiles, et on ne pense guère en prévoir plus de deux par trimestre.

Un compte rendu de la sortie devra toujours être rédigé par les élèves séparément, ou par groupes, ou par toute la classe. Un résumé de ce compte rendu devra paraître au journal mensuel. Les maîtres qui le peuvent tireront, à cette occasion, soit à l'imprimerie, soit au limographe, des numéros spéciaux abondamment illustrés qui, largement diffusés auprès des parents et des amis de l'école, sauront prouver que ces sorties ne sont point des passe-temps mais une forme nouvelle, et combien efficace, de l'école qui, en 1950, sait s'intégrer au milieu pour le connaître et le dominer.

Dans les petites classes, les sorties importantes et les larges enquêtes sont plus difficiles à réaliser. L'observation des

rues avoisinant l'école, des moyens de transport, des boutiques et du marché constitueront l'essentiel des sorties limitées dont il faudra bien se contenter. Une sortie plus importante et soigneusement préparée par trimestre, pourrait être prévue. Elle sera exploitée comme indiquée précédemment.

Ces enquêtes et sorties déclancheront les innombrables questions dont les enfants sont coutumiers. Nous devrons nous équiper pour y répondre. Les manuels scolaires ne sont pas prévus pour cet emploi et seront d'un échange difficile. Nous constituerons :

a) Une *bibliothèque de travail*, dans laquelle nous mettrons tous les livres

qui peuvent nous servir, mais dont la base sera constituée par l'incomparable collection *Bibliothèque de Travail* publiée par la C.E.L. et dont les 100 volumes devraient se trouver dans toutes les classes :

b) Nous amorcerons la réalisation d'un *Fichier scolaire coopératif*, en collant sur fiches cartonnées 13,5x21 et 21x27, tous les documents que nous pouvons nous procurer ou qu'apportent les enfants, et qui sont si abondants en ville. Ces documents seront classés selon la classification de la C.E.L. Celle-ci livre, d'autre part, une riche collection de 1200 fiches cartonnées 13,5x21 qui constitueront l'ossature du nouveau F.S.C. (1)

Individualisation du travail et fiches auto-correctives

Les instituteurs auront avantage également à réaliser ou à se procurer les fichiers auto-correctifs qui faciliteront aux enfants l'exercice méthodique et répété pour l'acquisition indispensable des techniques :

- Fichier d'orthographe et de conjugaison.
- Fichiers Addition-Soustraction et et fichiers Multiplication-Division.
- Fichiers de problèmes.

— Fichiers de système métrique et de géométrie (2).

Ces outils permettent à l'instituteur de réduire l'importance des leçons et des explications verbales et d'engager les enfants à une pratique plus intensive des exercices, chacun grâce au fichier auto-correctif, marchant à son pas et pouvant employer aussi à sa convenance les moments libres qui deviendront des moments de travail.

Le Directeur Education Nouvelle

Nous venons d'examiner le cas de l'instituteur adjoint, qui, dans son école caserne, sous les regards de ses collègues plus ou moins bienveillants, tâche de réaliser une part de ses rêves de libération pédagogique.

Un directeur éducation nouvelle peut, lui, faire plus et mieux. Il réussit bien souvent à modifier très sensiblement, en quelques années, l'atmosphère de son école, même si les maîtres s'obstinent dans un enseignement traditionnel. Il aura plus d'influence encore s'il a conservé sa classe, bien que cela lui soit un supplément de travail appréciable. Un Directeur déchargé de classe se prive de son meilleur argument : la puissance de l'exemple et des résultats obtenus.

Par curiosité, par sympathie parfois, quelques adjoints adopteront, timide-

ment d'abord, les méthodes modernes. S'ils sont conquis, un petit noyau se crée. Le déprimant isolement cesse. L'atmosphère, le climat de l'école en sont régénérés.

Le Directeur, assurant les relations avec les familles, peut plus facilement les informer. Il organise des réunions de parents. C'est lui qui assure les rapports entre l'Ecole et la municipalité ou la Caisse des Ecoles et qui a la haute main sur les commandes qu'il pourra aména-

(1) Lire à ce sujet :

B.E.N.P. : Le Fichier Scolaire Coopératif.
Pour tout classer.

Dictionnaire Index.

(2) Voir diverses réalisations de la C.E.L. dans ce domaine.

ger selon les besoins nouveaux de son école. Il peut même, autant que le lui permet l'architecture de l'établissement, humaniser la discipline générale de son école en supprimant toutes brimades inutiles. C'est le Directeur, et lui seul, qui peut favoriser la création des chaînes éducation nouvelle conçues et réalisées à Caen avant 1939 par M. Levesque, I.P.

Ces chaînes permettent aux mêmes maîtres de suivre les mêmes élèves, selon les mêmes méthodes pendant tout le cours de la scolarité. Elles seraient des solutions provisoires acceptables en attendant que se généralisent dans un nombre important d'écoles témoins de villes l'expérience complète dont les enseignements pourraient être décisifs.

Coopératives scolaires

Il est indispensable, dès qu'on commence l'éducation nouvelle, de créer une coopérative scolaire.

Si le maître Education Nouvelle est seul dans son Ecole, il aura sa coopérative de classe indépendante, dont ses enfants et lui-même gèreront librement les faibles ressources. Et c'est dans la mesure où les enfants se sentiront indépendants et libres de gérer à leur gré leur petite communauté, que les fonds recueillis seront importants.

Ces fonds seront de sources diverses :

- cotisations,
- vente du journal (qui peut laisser des bénéfices importants),
- membres bienfaiteurs ou honoraires,
- vente d'objets divers réalisés par les enfants,

— scènes de théâtre ou de marionnettes,

— exposition de matériel réalisé avec tombola.

Si l'école entière est convertie, nous aurons une coopérative scolaire dans chaque classe avec une sorte de Fédération des Coopératives pour l'Ecole tout entière.

Au sein de cette coopérative, on devra veiller à ce que les petites classes ne soient pas désavantagées à côté des grandes classes. Il va sans dire que le principe de la vraie coopération doit dominer à tous les degrés pour éliminer toutes tendances à exploiter de façon autoritaire les besoins démocratiques des enfants.

Rêves d'avenir

On comprend, aux explications que nous avons données, que les écoles-casernes, même si elles sont des palais scolaires comme les beaux groupes de Surresnes et de Puteaux, sont loin d'être la solution que nous préconisons pour l'école moderne.

On pourra nous dire peut-être que les temps ne sont pas aux rêves ambitieux, même lorsqu'il s'agit de l'éducation et de l'avenir de la jeunesse. Mais n'y a-t-il pas urgence à montrer la nécessité des solutions raisonnables pour mieux faire comprendre ce qu'ont d'antipédagogique, d'antisocial et d'antihumain les mesures qu'on prend chaque jour pour parer provisoirement à l'accroissement — qu'on croirait catastrophique — des effectifs scolaires.

Comme il n'y a pas de place, pas d'ar-

gent (il n'y a jamais d'argent pour les œuvres de paix) on entasse chaque jour davantage. On hausse les bâtiments existants, on réduit les cours de récréations, on supprime les préaux couverts ; des ateliers deviennent des classes et on dresse en hâte des baraquements qui sont des frigidaires l'hiver et des étuves en été.

Si nous laissons l'école glisser sur cette pente mortelle, nous serons de plus en plus les victimes — conscientes, hélas ! — d'une réaction scolaire qui, même si elle se paraît d'un vocable d'éducation nouvelle, ferait de nos écoles d'inhumaines et d'antihygiéniques garderies.

Nous devons défendre l'enfance, défendre les droits de l'éducation, et défendre aussi les conditions élémentaires

de travail auxquelles nous avons droit comme tous les travailleurs.

Nous voulons de l'espace, de l'air, du silence, de l'eau partout et des w.c. aux étages (est-ce trop demander en l'an 1950 ?), des murs et des planchers, des tables insonores, des salles de récréation couvertes et suffisantes.

Il nous faut des outils de travail :
— un appareil de projection 9 mm., 5 ou 16 mm. *muet, à la disposition des maîtres.*

— un phonographe et des disques,
— du matériel de travail manuel.

Sans compter le matériel primordial : imprimerie à l'Ecole, limographe, fichiers, bibliothèque de travail, dont nous avons dit la primauté.

L'angoissante question reste, nous le savons, celle des locaux et des crédits considérables que supposent leur construction ou leur aménagement. Mais nous savons que notre société saurait trouver des fonds si essentiellement vitaux si elle le voulait.

Chaque groupe scolaire ne devrait pas avoir plus de 6 classes (4 à 5 seraient l'idéal) ce qui correspondrait à 150 à 200 élèves).

Il faudrait donc réduire de moitié l'effectif des écoles actuelles dont les locaux libres permettraient l'aménagement rationnel de classes ateliers.

Que deviendront les enfants en sur-nombre ?

On pourrait, certes, surélever les locaux actuels si les architectes en distribueraient rationnellement les salles.

Les groupes trop importants pourraient dès maintenant être divisés en deux ou trois écoles distinctes de 5 à 8 classes, ayant chacune leur Directeur et leur indépendance propre.

Et pourquoi enfin ne pas examiner de façon pratique et technique l'organisation vers les espaces libres de banlieues de groupes de 5 à 6 classes, rationnellement construits et aménagés et vers lesquels les enfants seraient conduits par transports en commun. En notre époque, si totalement motorisée, cette solution ne devrait arrêter ni les architectes ni les municipalités.

Resteraient à examiner les questions de la formation des maîtres, de la prépara-

tion des Directeurs d'Ecole à leur rôle de directeurs d'une école 1950.

Nous n'avons certes pas la prétention d'examiner en ces courtes pages, et encore moins de solutionner les problèmes considérables que pose l'éducation moderne de populations considérables d'enfants dans les écoles de ville. Nous avons voulu surtout, en nous plaçant au point de vue des éducateurs, soulever quelques questions, pourtant de bon sens, qui sont encore couramment si négligées. Nous voudrions surtout que le soin que nous apportons à préparer et à rendre possible l'éducation qui formerait en l'enfant l'homme de demain, habitue les parents et les éducateurs aussi, à penser qu'une affaire aussi importante que la préparation à la vie de leurs enfants nécessiterait pourtant dans la société actuelle une sollicitude au moins égale à celle qu'on accorde à la construction des usines, à l'aménagement des Uniprix, à l'élevage des chevaux, et à la préparation méthodique des engins de destruction pour les futures guerres.

En terminant, nous avons cependant encore une crainte : c'est qu'on nous accuse d'entretenir auprès des pédagogues cette illusion que, s'ils s'appliquent à améliorer leurs méthodes de travail, ils seront en mesure de réaliser progressivement la société de leurs rêves. Nous ne disons pas à nos camarades : « Prenez votre classe telle qu'elle est et, par nos techniques, transformez-la. »

Nous leur demandons de ne plus accepter passivement une situation indigne de leur noble fonction d'éducateurs et de passer immédiatement à l'action sur tous les plans, y compris le plan pédagogique. Nous ferons ainsi un pas vers la libération de l'enfance et de l'homme de demain dans le cadre actuel. Ce ne sera certes encore qu'une caricature de libération, et le problème prend une acuité de plus en plus grande à mesure que se prolonge la durée de la scolarité.

Par l'obéissance, la passivité, le silence, l'immobilité, on fait peut-être de bons sujets et de dociles fonctionnaires. Prépare-t-on ainsi les hommes hardis et entreprenants qu'attend la construction de demain ?

Il est vrai que, de ceux-là, point trop n'en faut en régime capitaliste !

POUR L'ECOLE MODERNE FRANÇAISE

La modernisation de notre école suppose des outils nouveaux et la modification de nos techniques de travail.

Nos Brochures d'Education Nouvelle Populaire sont les modes d'emploi de ces outils et constituent l'initiation élémentaire indispensable à nos techniques.

Tous les éducateurs doivent les lire.



Vous lirez également avec profit les livres de

C. FREINET : <i>L'Ecole Moderne Française</i>	130. »
— <i>Conseils aux Parents</i>	100. »
— <i>L'Education du Travail</i>	300. »
E. FREINET : <i>Naissance d'une pédagogie populaire</i> <i>(Historique de la C.E.L.)</i>	400. »



Vous vous abonnerez aussi à la revue pédagogique de la C.E.L. :

<i>L'Educateur</i> (bimensuel), un an	400. »
à <i>Enfantines</i> , brochures mensuelles d'enfants, un an	100. »
à <i>La Gerbe</i> , journal scolaire mensuel, un an	150. »
<i>Brochures d'Education Nouvelle Populaire</i> , men- suel	150. »
<i>Bibliothèque de Travail</i> , la série de 20 numéros .	400. »



EDITIONS DE L'ECOLE MODERNE FRANÇAISE

CANNES (A.-M.)

C. C. Marseille 115.03